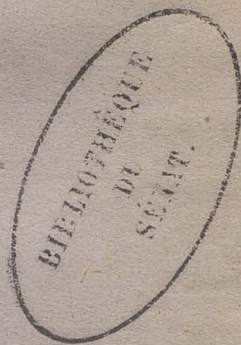


Cote 604

THEATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



18

REVOLUTIONNAIRE.

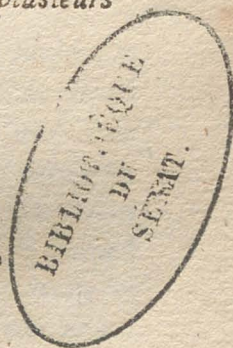
LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

CATON,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES,

Par J. V. CAMPAGNE,

*Citoyen français , ancien officier d'in-
fanterie , Auteur de L'ODE SUR LA
PRISE DE TOULON, et de plusieurs
autres Poésies lyriques.*

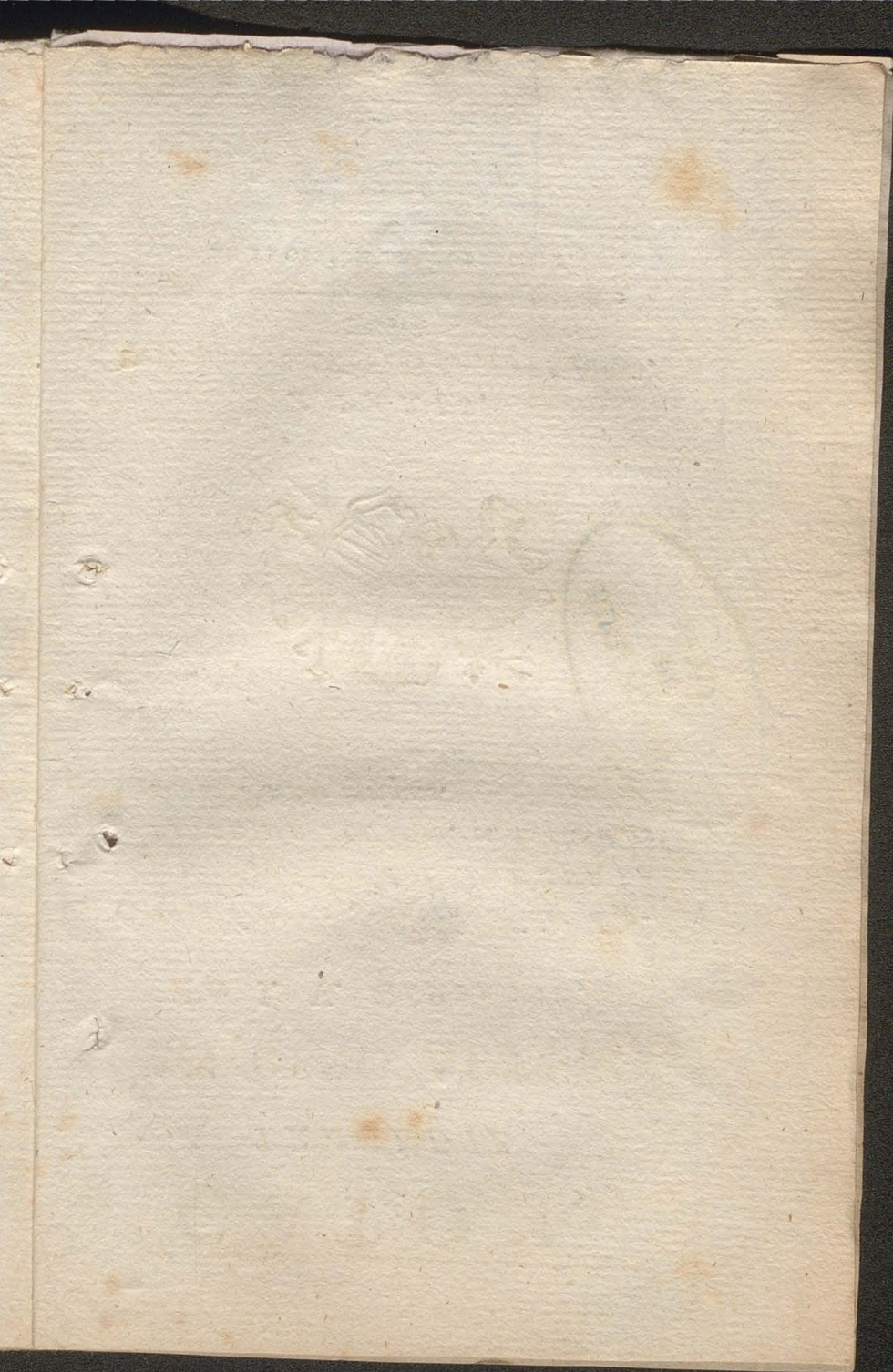


A PARIS,

De l'Imprimerie de LAURENS aîné, rue d'Argenteuil,

N^o. 211.

AN TROISIÈME RÉPUBLICAIN.



AVERTISSEMENT.

JE donne enfin la tragédie de Caton, telle que je la composai il y a près de trois ans. Retiré alors dans une solitude paisible, loin du bourdonnement des sots, de la plate critique des froids plaisans, des brigues tumultueuses des politiques du jour, à soixante lieues de Paris, n'étant influencé par aucun parti, aucune cabale, je formai le plan de cet ouvrage.

C'est donc le patriote de tous les siècles, et non celui d'un moment, que j'ai voulu tracer dans le personnage de CATON D'UTIQUE. *Plutarque*, *Adisson* pouvoient me seconder dans cette entreprise; le premier l'avoit peint sous les traits les plus vrais et les plus énergiques; le second joignoit à cet avantage la marche théâtrale et les grands ressorts de la poésie; mais son action manquoit de ce degré d'intérêt qui attache, entraîne toujours un lecteur jusqu'au dénouement. Devois-je, admirateur de ses beautés, imiter jusqu'à ses foiblesses? Ne falloit-il pas, pour animer mon sujet, y jeter une intrigue forte, contrastant avec le patriotisme dominant de la pièce? Cette intrigue avoit déjà été ima-

iv A V E R T I S S E M E N T.

ginée par Métastase, dont alors je ne connoissois pas l'ouvrage. *Marcia*, fille de *Caton*, héritière de ses vertus, de son énergie, et en même tems amoureuse de *César*, me parut digne de produire un grand effet. Cette idée me plut, je la fis entrer dans mon plan.

Quant aux autres acteurs qui devoient jouer un rôle principal dans cet ouvrage, *Sempronius*, faux patriote, caractère tracé par le pinceau d'Adisson, caractère extrêmement dramatique, pouvoit-il être dédaigné? Les traits sous lesquels l'a représenté ce poëte célèbre, étoient tellement calqués sur ceux des monstres qui depuis ont désolé nos déplorables contrées, que l'on seroit tenté de croire Adisson doué d'un esprit prophétique.

Malgré les projets ambitieux de *César*, auroit-il mieux valu, selon la digne coutume des auteurs du jour, le dégrader, en faire un personnage vil, tandis que l'histoire nous le peint sous les traits les plus grands? Non, j'osai être vrai, j'osai rendre *César* digne de *César*.

La pièce achevée sur ce plan, j'allai consulter un ami, homme de goût; mais plus instruit que moi de l'esprit public, je le vis frémir à la lecture de cet ouvrage. Je crus qu'il en désapprouvoit et le style et l'action dramatique. Point du

A P E R T I S S E M E N T. V

tout; il m'invite à le suivre dans une promenade solitaire : là , après avoir fait en silence quelques tours d'allées, il me dit , en soupirant , tout est perdu , la France est en proie aux tigres féroces. Cette belle révolution , dont j'espérois tant d'avantages , tourne au profit des brigands et des assassins. La tragédie de Caton , que vous a dictée un motif louable , livre au couteau , vous , votre père , vos parens et même toutes vos connoissances. Comment cela , m'écriai-je? Lisez , me répondit-il , lisez ce papier que je reçois. Je le saisis , le parcours , et j'y vois les détails de la journée exécration du 31 mai , où le parti vertueux de la convention devient la proie de la tyrannie ; je vois déjà le brigandage s'étendre avec des progrès effrayans dans toutes les parties de la France ; je le vois prêt d'envahir le reste de l'Europe.

Quel fut mon effroi à l'aspect de l'orage menaçant qui s'étendoit par degré sur notre horizon ? La foudre étoit sur ma tête , le précipice sous mes pas (a) : je n'avois pas d'autre parti ,

(a) Né d'une caste proscrite par les sectateurs du meurtre et du pillage , tôt ou tard , sans doute , j'aurois expié les torts du hasard. Autant il a été ridicule , autrefois , de considérer la naissance , autant , depuis , il a été atroce de la persécuter.

vj A V E R T I S S E M E N T.

pour sauver mon père, ma sœur, que de corriger ma pièce; de sorte que je fis de l'honnête homme un fripon, et du fripon un honnête homme; et pour être parfaitement à l'ordre du jour, donnant un démenti formel à l'histoire, je mis César en fuite, au lieu de le faire triompher.

L'ouvrage ainsi disloqué n'étoit plus qu'un cahos où je ne pouvois même me reconnoître. En cet état, je cours le réciter aux agens de la nouvelle faction. Second *Amphion*, j'adoucis ces tigres féroces prêts à déchirer leur proie, et, comme *Polyphème*, ils me réservèrent à être dévoré le dernier de mes compagnons.

Cependant on me pressoit de donner ma tragédie; mais j'avois toujours quelques prétextes pour en retarder l'essor; tantôt j'en retouchois le style, tantôt la marche dramatique. Je fus enfin obligé de la présenter au théâtre de la république; j'en obtins aisément un jour d'audience, et de plus, la faveur de lire moi-même ma pièce: c'est ce que je voulois. Je m'acquittai si mal de cet emploi, que l'auguste aréopage, assemblé pour me juger, m'honora d'un refus; mais je n'en étois pas encore où je croyois, la horde impure de nos tyrans avoit fondé un trop grand espoir sur mon ouvrage, pour s'en tenir à ce jugement. Connue et préconisée par les plus

AVERTISSEMENT. vij

fameux patriotes d'alors, ma tragédie alloit être prostituée aux féroces applaudissemens des Jacobins, malgré les comédiens et moi-même, sans le 9 thermidor.

Heureux jour qui, après tant de carnage, laissa respirer la France! heureux jour qui rendit l'espoir à l'épouse tremblante et au père éploré! qui ferma les tombeaux des innocentes victimes destinées à l'échafaud! Délivré de mes craintes, je restituai à Caton, à Marcia, à César, à Sempronius leurs véritables caractères. Ma mémoire fidelle alors vint me reproduire toutes les tirades brillantes que les circonstances avoient fait disparaître de ma pièce; mais si je me rappelai la plupart de ces tirades, je fus obligé d'en recréer plusieurs, entièrement effacées de mon souvenir.

Voilà tout ce que j'avois à dire du plan et des caractères de cette pièce. Je ne parlerai pas du style, sans doute on y trouvera fort à reprendre; mais je suis homme, et puisque Voltaire et même Racine ont leurs défauts, dois-je avoir la prétention de me croire infaillible (b)?

(b) Plusieurs personnes à la lecture de l'avis et des notes de l'Ode sur la prise de Toulon, m'ont accusé de beaucoup d'amour-propre; mais dans un tems où le charlatanisme étoit le seul mérite, devois-je rester en arrière de mon siècle?

vij *AVERTISSEMENT.*

Je n'ai fait aucune nouvelle démarche ayant pour but la représentation de Caton d'Utique. Certes, il falloit toute l'horreur du gouvernement révolutionnaire, pour vaincre ma répugnance et me contraindre à des sollicitations humiliantes à cet égard. Ce n'est pas que les artistes célèbres de l'ancien théâtre français, par les longues persécutions qu'ils ont éprouvées, les injustices que leur on a suscitées leurs talens et la noblesse de leur conduite, ne soient dignes de l'estime des gens qui pensent (c), mais je ne me sens pas assez de témérité pour approcher du temple où les ombres de Molière, de Corneille, de Racine, errent sans cesse et frappent mes regards surpris, du temple où retentissent encore les accens des Lequains, des Clerons, du temple où le goût apporte avec le même transport, un tribut de louanges aux talens sublimes qui s'y perpétuent, du temple enfin, où l'enthousiasme et l'admiration, préparent chaque

(c) Il en est beaucoup dont je pourrais parler avec éloge; Mlle. Raucourt, par exemple, joint aux qualités essentielles, aux talens supérieurs, le ton le plus décent et le plus honnête.

*A*VERTISSEMENT. ix

jour un nouveau triomphe aux graces enchante-
resses de Mlle. CONTAT (d)

(d) La première femme de Paris pour la beauté, la première de l'Europe pour le talent ; mille qualités estimables, bonne sœur, bonne mère, fille généreuse et sensible, avec cela un esprit d'ange, des lumières étendues, un goût exquis. Que de titres Mlle. CONTAT n'a-t-elle pas à notre admiration ? On lui reproche quelques caprices ; mais si pour tempérer ses rayons de légères tâches ne couvroient le front du soleil, qui pourroient supporter son éclat ? D'ailleurs, les avantages dont la nature a douée cette femme étonnante, l'emporte à tel point sur ses imperfections, que sans cesse elle excitera les adorations de notre âge, et les regrets éternels de la postérité.



NOMS DES PERSONNAGES.

CATON, *général du parti de la république.*

SEMPRONIUS, } *Sénateurs.*

LUCIUS, }

PORTIUS, *filz de Caton.*

CÉSAR, *dictateur, chef du parti opposé à la république.*

DÉCIUS, *ambassadeur de César.*

JUBA, *roi des Numides.*

SYPHAX, *général des Numides.*

MARCIA, *fille de Caton.*

LUCIA, *filie de Lucius.*

DES SÉNATEURS,

DES AMIS de Caton,

DES NUMIDES,

DES RÉVOLTÉS,

DES LICTEURS. PEUPLE, DOMESTIQUES DE
CATON.

SUITE DE CÉSAR, *corps de Marcus.*

La scène est à Utique, dans la maison de Caton.



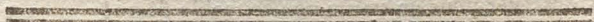
CATON,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente un péristyle, servant d'un côté,
d'introduction à l'appartement de Caton, de l'autre
à celui de Marcia.*



SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIA, MARCIA.

MARCIA.

DÉJÀ l'aube paroît ; sa lueur triste et sombre ,
Précédant le soleil , éloigne à regret l'ombre ;
Déjà, même, déjà, je vois naître le jour ,
Le jour affreux peut-être et qui doit sans retour ,
Enhardissant l'orgueil, les projets d'un seul homme,
Enfanter les destins de Caton et de Rome.

T'avoucrâi-je en secret le foible de mon cœur ?
Tu connois comme moi le superbe vainqueur
Qui, jusqu'ici fixant les hasards de la guerre,
Sous ses pieds insolens foule presque la terre,
Ce César dont Caton redoute les desseins,
Ce César oppresseur de Rome et des humains.
Hé bien, ma Lucia, je le dis à ma honte,
Un penchant séducteur, qu'à peine je surmonte,
Souvent à mes regards le rend moins odieux,
Me peint ses grands talens, ses exploits glorieux,
Les lauriers florissans qui croissent sur sa tête,
Et de la Gaule encor l'étonnante conquête.
Pour enchanter mon cœur que d'attraits a le sien !
Que César seroit grand, s'il étoit citoyen !

LUCIA,

Quoi ! malgré nos dangers et la terreur publique,
Quoi ! malgré ses soldats prêts d'assiéger Utique,
La liberté de Rome, enchaînée à son char,
La fille de Caton estime encor César !
C'est peu de l'estimer, elle ose dans son ame
Conserver pour un traître une coupable flâme !
Oubliez-vous ce jour, ce jour ensanglanté
Qui, des Romains trahis, sappa la liberté ?
De César contre nous la honteuse cabale,
Nos guerriers moissonnés dans les champs de Pharsale,
Et les coursiers fougueux de ce fier conquérant,
Couverts du sang romain qui couloit par torrent ?
Vers un plus digne objet que le penchant vous guide.
Vous savez que Juba, ce jeune roi numide,
Dont le père autrefois se vit sacrifié,
Pour être constamment resté notre allié,

D'un parti malheureux soutient la cause encore.
Il est digne de vous, il nous sert, vous adore :
Pouvez-vous préférer notre indigne oppresseur
A ce roi vertueux dont l'âge, la douceur,
Doit fléchir, doit toucher enfin votre ame altière ?

M A R C I A.

Mon amour pour César me rend encor plus fière ;
Brillant de ses lauriers, il m'impose la loi.
Oui, son rival peut-être, est plus digne de moi,
Il a mille vertus, un heureux caractère,
Son dévouement pour Rome et celui de son père.
Mais puis-je résister à l'ascendant heureux
Dont César... qu'ai-je dit ? ô sentiment honteux !
Quoi donc contre l'amour ma fierté seroit vaine !
Ai-je cessé d'avoir l'ame républicaine ?
Rappelons ma vertu, ma force, ma raison,
Faisons voir que je suis la fille de Caton,
Étouffons pour jamais un feu pusillanime.

L U C I A.

Ah ! je vous reconnois à cet élan sublime !
Que ne puis je, prenant un semblable conseil,
Sur mon cœur maîtrisé faire un effort pareil !

M A R C I A.

Quoi donc ! aimeriez-vous ?

L U C I A.

Oui, Marcia, oui, j'aime ;
Ce feu que je voudrois me cacher à moi-même,
Dont je mets aujourd'hui le secret en vos mains,
Saura se dérober au reste des humains.

CATON,

MARCIA.

Quel en est donc l'objet ?

LUCIA.

Ah ! plaignez ma misère !

MARCIA.

Achevez, quel est-il ?

LUCIA.

Quel est-il !... Votre frère.

MARCIA.

L'heureux Marcus a pu... S'il savoit aujourd'hui
Qu'il est aimé de vous !

LUCIA.

Marcus !... aimé... qui, lui ?

Vous vous trompez, hélas ! sa flâme impétueuse
M'épouvante sans cesse et me rend malheureuse,
C'est lui qui me contraint à dérober l'amour
Que son frère, en secret, m'inspire chaque jour.

MARCIA.

Portius ? il est digne en tout de votre flâme,
Même il a de mon père et les vertus et l'ame.

LUCIA.

C'est justement...

MARCIA.

Pourquoi rougir de ce penchant ?

LUCIA.

En faveur de Marcus un intérêt touchant
M'empêche d'avouer cette flâme innocente.

Je vous l'ai dit, l'amour, le feu qui le tourmente,
De cent transports jaloux irritant le poison,
Pourroit blesser son cœur, altérer sa raison,
Pourroit lui dérober à cet aven funeste
La douceur de l'espoir, charme heureux qui lui reste.
L'amour parle pour l'un, pour l'autre la pitié,
Pour tous les deux et vous la sévère amitié,
Dont la voix aujourd'hui me commande, m'impose
De cacher un penchant qui deviendrait la cause
Peut-être d'un éclat, d'une rupture entr'eux.

MARCIA.

L'amour les diviser! ils sont trop vertueux:
Des vulgaires amans ils n'ont pas la faiblesse,
Rome l'emportera toujours sur leur maîtresse.
Cependant à Marcus dérobez son malheur,
Ménagez sa tendresse, épargnez sa douleur.
Oui, de votre amitié j'ose attendre ce gage,
Oui, qu'il doute à jamais de son affreux partage.

LUCIA.

Je vois Sempronius, ce farouche romain,
Qui veut être stoïque, et qui n'est qu'inhumain.
Il m'aime, sa vertu me fut toujours suspecte.
Ses dehors repoussans. . .

SCÈNE II.

LUCIA, MARCIA, SEMPRONIUS.

SEMPRONIUS à Lucia.

D'UN cœur qui vous respecte
Daignez souffrir l'hommage et les vœux empressés,

Fille de Lucius, qui pour vous. . .

LUCIA.

C'est assez.

De cet amour, Seigneur, daignez me faire grace.

SEMPRONIUS.

Quoi ! mon zèle toujours, quoi ! mon ardeur vous lasse !
Après quatre ans de soins et des feux les plus doux ,
Je ne puis obtenir un seul regard de vous !
Hélas ! d'un cœur toujours attentif à vous plaire,
Est-ce là, répondez, est-ce là le salaire ?
Moi, le soutien de Rome et de la liberté ,
J'aurois donc vainement abaissé ma fierté !
J'aurois donc à vos pieds, oubliant l'héroïsme ,
Fait prosterner l'orgueil du plus fier stoïcisme ,
Et mon cœur, éprouvant les rigueurs du destin ,
N'auroit reçu de vous que le plus froid dédain !
O dieux , je souffrirois un tel excès de honte !
Non, non, jamais. Il faut à la fin que je dompte
Ce courage rebelle.

LUCIA.

Et de quel droit, Seigneur,
Prétendez-vous dompter et maîtriser mon cœur ?
Par un rayon d'espoir ai-je attiré le vôtre ?
Ai-je flatté jamais. . .

SEMPRONIUS *rapidement*.

Vous en aimez un autre,

Où, je lis ce penchant en vos regards confus.
Voilà donc le motif de vos altiers refus.
Quel est-il ce rival ? Oui, que je puisse apprendre. . .

LUCIA à Marcia.

Vous me faites pitié. Madame, allons nous rendre
Chez votre auguste père.

SCÈNE

SCÈNE III.

SEMPRONIUS *seul.*

INGRATE, tes mépris
Recevront de ma part bientôt leur digne prix.
En vain contre mes vœux ton ame a tière lûte,
Des Romains et de toi je vais hâter la chute.
Mais j'apperçois Syphax, Syphax, cet instrument
De mes projets hardis, de mon ressentiment.

SCÈNE IV.

SEMPRONIUS, SYPHAX.

SEMPRONIUS

AVANT que le sénat dans ces lieux se rassemble ;
J'ai cru, brave Syphax, que nous devons ensemble
Concerter nos desseins et mûrir nos projets.
Ministre de Juba, ses soldats, ses sujets
N'obéissent qu'à vous. Aidé de leurs cohortes ;
Pourrez-vous de nos murs saisir, forcer les portes,
Les livrer à César, répondez sans détour ?

SYPHAX.

Si tout dépend du moi, Rome tombe en ce jour.

SEMPRONIUS.

Quel bonheur ! il est tems de presser la vengeance
Qui, de nos Sénateurs, doit punir l'insolence.
Vers nos murs désolés César marche à grands pas.

Son bras y va porter la flamme, le trépas.
 Vous savez que volant de conquête en conquête,
 Les gouffres, les rochers, les flots, rien ne l'arrête.
 Il vient nous accabler ou bien nous asservir,
 Le tème presse, Syphax.

SYPHAX.

Que faire?

SEMPRONIUS.

Le servir.

C'est contre son courroux notre ressource unique.
 Oui, livrons-lui Caton et les remparts d'Utique,
 Rendons-nous innocens par un grand attentat,
 Offrons-lui pour tribut les têtes du sénat.
 De mes vœux dédaignés, vengeant sur-tout l'outrage,
 Je prétends immoler Portius à ma rage.
 Caton, toujours dans Rome accueilli, préféré,
 Et Lucius encore, ce fourbe modéré.
 Mon cœur nourrit contre eux une haine fatale,
 Et se livre en entier au vainqueur de Pharsale.

SYPHAX.

À César comme à vous je brûle de m'offrir.
 Mais aux yeux de Caton gardez de découvrir.

SEMPRONIUS.

Vous me connoissez mal. Je passe en fourberie
 Les courtisans d'Afrique et de votre patrie,
 Je cache mes projets. Sous d'austères dehors,
 D'un citoyen zélé j'affecte les transports.
 Au milieu du sénat, je m'enflamme, je tonne,
 J'apostrophe César, on s'émeut, on s'étonne.
 Mes discours, contre lui, portant des traits vainqueurs.

TRAGÉDIE.

19

Nouvel oracle enfin, j'entraîne tous les cœurs.
Loin de là votre fourbe et votre hypocrisie,
Est froide, tortueuse, aussi l'on s'en défie.
Parlez moi, pour tromper d'un zèle furieux,
Il captive l'esprit et fascine les yeux.

SYPHAX.

Seigneur, je m'en rapporte à votre expérience.

SEMPRONIUS.

Ah, Syphax, que l'attente irrite ma vengeance!
Vous avez dû, sans doute, employer tout votre art
Pour séduire Juba, jeune encor et sans fard...

SYPHAX.

Il est perdu.

SEMPRONIUS.

Comment?

SYPHAX.

La vertu, la sagesse
Du sévère Caton, ont séduit sa jeunesse.
Chef de ses légions, vieilli dans les emplois,
J'ai perdu mon crédit, il méconnoît ma voix.

SEMPRONIUS.

Je croirois nécessaire...

SYPHAX.

Il va venir, peut-être
Le gagnerai-je enfin; mais je le vois paroître.
Laissez-nous.



SCÈNE V.

SYPHAX, JUBA.

SYPHAX.

ÉCLAIRONS son esprit trop séduit.

JUBA dans le fond, levant les mains au ciel.

Sois propice aux Romains, jour naissant qui nous luit.

Appercevant Syphax.

Ha, te voilà, Syphax, mais quel sombre nuage

Obscurcit ton regard et couvre ton visage ?

As-tu quelque chagrin. Parle-moi sans détour.

SYPHAX.

Qui peut en être exempt en ce funeste jour ?

Toujours vrai, je n'ai pas l'art imposteur encore

De cacher en Romains l'ennui qui me dévore.

JUBA.

En Romains ! quel discours ? Quoi ! Syphax, oses-tu

Des conquérans du monde attaquer la vertu ?

Eux dont le grand courage, eux dont l'ame héroïque

Étonne en leurs déserts les peuples de l'Afrique.

SYPHAX.

Cessez à ce degré d'élever leurs talens,

Les enfans basanés de nos climats brûlans,

Quand il faut tendre un arc, lancer avec vitesse

Une flèche à son but, montrent-ils moins d'adresse ?

Plus habiles que ceux qu'ils ont nommé grossiers,

Savent-ils ces Romains mieux dompter leurs coursiers,

Et mieux guider que nous, au front d'une bataille,
De l'énorme éléphant, la mouvante muraille ?
Sans doute ces travaux, nobles dans leurs objets,
Au niveau des Romains ont placé vos sujets.

J U B A.

Oui, mais tous ces talens dont l'art brillant t'enflamme;
Sont les vertus du corps, et non celles de l'ame.
Savoir s'assujettir au frein heureux des loix,
Façonner et polir l'homme sortant des bois,
Posséder, par un charme attirant, qui le touche;
L'art d'adoucir les mœurs de cet être farouche,
Éclairer la raison, ce flambeau des humains,
Telle est, ami, telle est la vertu des Romains.
Contemple enfin Caton, nul mortel dans le monde
Égala-t-il jamais sa sagesse profonde ?
Lorsqu'il est bon, facile avec tous ses amis,
Aux rigides vertus, sévèrement soumis,
Contre tous les besoins il lutte avec courage.
La faim, la soif aride est souvent son partage.
Supportant la chaleur, les veilles, les travaux,
Sa fière ame est toujours au-dessus de ses maux.

S Y P H A X.

Ce faste stoïcien, dont l'éclat en impose,
N'a que le vain orgueil, non la vertu pour cause.
Si votre père, hélas ! n'eût point été séduit
Par cet éclat trompeur qui s'affiche à grand bruit,
Dans la poudre eût-il vu rouler son diadème ?
Sous la main d'un esclave eût-il tombé lui-même ?
Dans les champs africains, ses soldats expirans,
Auroient-ils assouvi les tigres dévorans ?

CATON,

JUBA.

Douloureux souvenir ! mémoire affreuse et chère !
Pourquoi me rappeler le trépas de mon père ?

SYPHAX.

Prince, que ses revers vous servent de leçon.

JUBA.

Que veux-tu que je fasse ?

SYPHAX.

Abandonner Caton.

JUBA.

Quand j'ai dans ses foyers retrouvé ma famille,
Et dans lui-même un père.

SYPHAX.

Avouez que sa fille,

L'altière Marcia, vous touchant aujourd'hui,
Est le secret lien qui vous attache à lui.

JUBA.

Marcia, moi l'aimer ! Syphax, qu'oses-tu dire ?
Je pourrois me livrer à ce honteux délire ?

SYPHAX.

Oui, Prince, vous l'aimez. Jadis avant le jour
Les forêts vous prêtant leur ténébreux séjour,
Vous alliez défier, au fond de la Lybie,
D'un lion rugissant l'audace et la furie.
On vous voyoit vous-même, irritant son courroux,
Le poursuivre, et bientôt l'abattre sous vos coups.
C'étoit là vos plaisirs. Une sombre tristesse,
Dans sa fleur, aujourd'hui flétrit votre jeunesse.

Au nom de Marcia, je vois sur votre front,
Une rougeur subite.

J U B A.

Ah! Syphax, quel affront!
Tu veux... Pourquoi blesser mon ame trop émue?
Cesse de m'outrager, ou fuis loin de ma vue.

S Y P H A X.

D'un sincère discours mon Prince est irrité;
Mais quoi! dois-je lui taire enfin la vérité?
Non, non, sans doute. Hélas! terminant sa carrière;
J'entends, je vois encor votre infortuné père,
En me serrant la main, me dire: « Au nom des dieux
» Témoins de mes soupirs, de mes derniers adieux,
» Sers de guide à mon fils, veille sur sa jeunesse,
» Sois toujours son conseil, un vieil ami t'en presse,
» Sauve-le des écueils... » Mais alors ses douleurs
Faisant taire sa voix, donnèrent cours aux pleurs,
Dont bientôt le torrent inonda son visage,
Et trop foible, il ne put m'en dire davantage.

J U B A.

Tu déchires mon cœur!

S Y P H A X.

Prince, c'est à regret,
Mais je ne vois que vous et que votre intérêt.
Ah! que cet intérêt vous éclaire, vous touche.
Pour mieux vous entraîner il emprunte ma bouche.
Je me jette à vos pieds, je ne vous quitte pas.

J U B A.

Ému étoit prêt à se rendre, quand il aperçoit Marcia.
La fille de Caton porte vers nous ses pas.

C A T O N ;

S Y P H A X , à part.

Que vois-je ? Marcia ! fatale circonstance !

J U B A .

Mon génie abattu renaît en sa présence ,
Et la vertu triomphe.

S Y P H A X .

Et quoi , vous . . .

J U B A .

C'est assez.

Adieu , Syphax.

S Y P H A X tristement.

Adieu.

(Il sort .)

S C È N E VI.

J U B A , M A R C I A , L U C I A .

J U B A , à Marcia.

M E S vœux sont exaucés ;

Je puis donc en ces lieux revoir encor vos charmes.
 Les fureurs du dieu Mars, le trouble, les alarmes,
 Et tout ce que la guerre a de plus désastreux,
 Disparoît et s'oublie à votre aspect heureux.
 Je sens déjà mes maux, comme une ombre légère,
 S'effacer devant vous ; mais votre front sévère
 Semble

M A R C I A .

Un pareil discours ne peut que m'avilir.
 Y pensez-vous, Seigneur ? Mon aspect affaiblir
 Les vertus d'un héros ! énerver son courage

Lorsque notre oppresseur, affamé de carnage,
Prêt d'assiéger nos murs, s'en approche à grands pas !

J U B A.

Hé bien, je vais pour vous affronter le trépas;
Mais avant de partir, Madame, puis-je croire
Que vous daignerez prendre intérêt à ma gloire ?
Que j'aurai quelques vœux, quelques soupirs de vous ?
Si je succombe alors, mon sort sera trop doux.

M A R C I A.

Une vertu qu'estime et qu'honore mon père,
Aura toujours mes vœux, me sera toujours chère.
Prince, voilà sur quoi vous pouvez vous régler.

J U B A.

Caton, ah ! que Juba voudroit lui ressembler !

M A R C I A.

Pourquoi vous consumer alors en vœux frivoles ?
Caton eût-il perdu les instans en paroles ?

J U B A.

Non, Madame, il est vrai ; mais je vole tenter
De l'approcher du moins, et de vous imiter.
Je ne m'explique point ; votre adorable image
Va, présente au combat, exciter mon courage.
Puissai-je, me couvrant de cent nobles exploits,
Me rendre quelque jour digne du plus beau choix ?



SCENE VII.

MARCIA, LUCIA.

MARCIA.

J'ESTIME ce guerrier, je ne puis m'en défendre.

LUCIA.

Il mérite de vous un sentiment plus tendre.

MARCIA.

Tu connois, Lucia, le foible de mon cœur.

LUCIA.

Pouvez-vous ?....

MARCIA.

Cependant ce superbe vainqueur,
L'objet de mon amour et de l'horreur publique,
Nous députe à l'instant, dans les remparts d'Utique,
Décius, décoré du nom d'ambassadeur ;
Et que sais-je ? César, par excès de grandeur,
Fait pour la liberté, qu'il a jadis chérie,
Va peut-être briser les fers de sa patrie.

LUCIA.

Ah ! ne l'espérez pas.

MARCIA *baissant les yeux.*

Pour un autre intérêt,

Décius est chargé de me voir en secret.

Il m'a fait avertir.

LUCIA.

Vous n'irez pas, je pense,

A son ambassadeur accorder audience.

Sans doute à ce projet, loin de prêter les mains...

TRAGÉDIE.

27

MARCIA *fièrement.*

Et peut-être y va-t-il du salut des Romains!
Il passe avant les loix de mon sexe timide.
Cette raison me frappe. Elle seule décide.
Oui, fléchissant pour eux ma fière austérité,
Je ne vois que César, Rome et la liberté.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

*Le fond du théâtre est à demi-fermé par un rideau ;
l'avant-scène seule est libre.*

S C E N E P R E M I E R E.

LUCIA, PORTIUS.

P O R T I U S.

Nous pouvons respirer. Le destin plus facile
Détourne enfin le cours de la guerre civile.
Oui, César contre Unique a suspendu ses coups :
Délius de sa part vient traiter avec nous.
Cet envoyé d'un chef, que la révolte élève,
Est entré dans nos murs en faveur de la trêve.
Madame, que veut-il ? Si j'en puis bien juger,
Le sort de mon pays va sans doute changer.
Peut-être son projet est-il de rendre libre
Cette reine pompeuse assise aux bords du Tibre,
Qui de là maîtrisoit l'univers étonné.
Ainsi je serai donc le seul infortuné,
Le seul,....

L U C I A.

Vous, Portius ?

P O R T I U S.

Ignorez-vous, Madame,
L'obstacle qui s'oppose au bonheur de ma flâme ?
L'impétueux Marcus, un frère, est mon rival,

Et je suis de ses feux le confident fatal.
 Madame, aujourd'hui même il me chargeoit encore
 D'offrir ses tendres vœux à l'objet qu'il adore.
 Oui, Madame, il vous aime, il n'ose devant vous
 Faire éclater un feu si cruel et si doux.
 Il sent, il voit combien son imprudence est haute,
 Et moi, Madame, et moi qui partage sa faute,
 Irai-je de son cœur augmenter le tourment,
 En me livrant au cours de ce pur sentiment?
 En le rendant témoin de ma flâme secrète?
 N'ayons point de bonheur que la vertu regrette;
 Ah! Madame, épargnez ses sens, son cœur confus,
 Et n'allez pas sur-tout le frapper d'un refus!

LUCIA.

Un frère! Ah! Portius, que venez-vous me dire?
 A ne plus vous revoir il faut donc me réduire,

PORTIUS.

Pourquoi ne plus me voir?

LUCIA, *à part.*

Que lui dirai-je, hélas!

(*haut.*)

Je ne sais.

PORTIUS,

Cependant.....

LUCIA.

Ne m'interrogez pas,

Et cessez d'aggraver les tourmens de mon ame.

Ah, Portius!

PORTIUS.

Hé bien? Expliquez-vous, Madame,

Mon cœur vous en conjure.

CATON,

LUCIA, *à part.*

O ciel!

PORTIUS.

Il ne peut plus
Souffrir cette. . . . Mais, dieux! je vois Sempronius.

LUCIA.

(à part.)

Je vous laisse avec lui. Quel bonheur! sa présence
Laisse encor sur mes feux le voile du silence.

SCENE II.

PORTIUS, SEMPRONIUS.

SEMPRONIUS, *à part.*

Ils étoient seuls, grands dieux! que mon cœur outragé..

PORTIUS.

Hé bien, le sort de Rome enfin est-il changé?
Seigneur, et Décius. . .

SEMPRONIUS.

Je viens ici l'attendre,
Il doit pour me parler dans un moment s'y rendre,
Nous n'avons entre nous encor rien arrêté,
Et le sénat avant doit être consulté.

PORTIUS.

Mon âge m'excluant de ce conseil suprême,
Je vais, pendant ce tems, ressusciter moi-même,
Et faire retentir dans toute la cité
L'intérêt du pays, le nom de liberté.

SEMPRONIUS.

Allez.

SCENE III.

SEMPRONIUS, *seul.*

O désespoir ! ce fier soutien de Rome,
Jeune, brillant de gloire, est le fils d'un grand homme.
Ah ! plus il a d'éclat, plus il m'est odieux !
S'il étoit mon rival ! calmons-nous : dans ces lieux
L'envoyé de César avec Syphax s'avance.

SCENE IV.

SEMPRONIUS, DÉCIUS, SYPHAX.

SEMPRONIUS.

DÉCIUS, tout assure aujourd'hui la puissance
Et le triomphe heureux du fortuné César.
Rome sera bientôt enchaînée à son char.
S'il s'en rapporte à moi, comptez que la patrie. . .

DÉCIUS.

César la porte encor en son ame attendrie.
Avant de l'asservir par une trahison,
Je veux secrètement entretenir Caton.
Quel bonheur si je puis, comme j'ose le croire,
Sur sa vertu farouche remporter la victoire !
Ce succès pour César, et ce triomphe heureux,
Seroit le plus brillant qu'ait couronné ses vœux.

SEMPRONIUS.

César ! sur quel espoir sa grande ame se fonde !
Il peut à son gré vaincre et soumettre le monde,
Mais jamais la vertu du féroce Caton.

CATON,

DÉCIUS.

Ah ! que me dites-vous ? Vous n'espérez pas. . . .

SEMPRONIUS.

Non.

DÉCIUS.

N'importe , si Caton est toujours inflexible,
 A votre zèle au moins César sera sensible.
 Après avoir tenté d'inutiles discours ,
 Nous pourrons à vos soins alors avoir recours.
 Jusques-là ses avis sont ma règle , mes guides.
 Vous cependant , Syphax , comme un de vos Numides ,
 Sous la forme et l'habit d'un soldat de Juba ,
 Dans Utique , à l'instant César s'introduira :
 Il viendra déguisé , sans suite , sans escorte ,
 Allez donc de ces murs lui faire ouvrir la porte ,
 Qu'il y soit introduit , sur-tout secrètement.

SYPHAX.

J'y cours . . .

SEMPRONIUS , à Décius.

Le sénat vient. Rentrez pour un moment.

Le fond du théâtre s'ouvre. On voit des bancs préparés pour le sénat. La tribune aux harangues et le siège de Caton plus élevés que celui des autres.

SCENE

SCENE V.

SEMPRONIUS, LES SÉNATEURS.

SEMPRONIUS.

SÉNATEURS, approchez, et prenez votre place.

(Les Sénateurs s'asseyent. Sempronius continue.)

On voit de Rome en vous revivre encor l'audace.
Souvenez-vous toujours que vous êtes l'appui
D'un trésor que César nous dispute aujourd'hui,
D'un trésor précieux, et qu'après tant d'années,
Ne pourront aux Romains ravir les destinées.
Donnons à l'univers une grande leçon,
Soyons dignes, amis, en tout tems, de Caton,
Et mettons nos vertus à l'abri du reproche.

(A Lucius qui entre.)

Venez, cher Lucius. Mais Caton.

LUCIUS.

Il approche.

(Un bruit de trompette annonce l'arrivée de Caton.)

SCENE VI.

LES SÉNATEURS, SEMPRONIUS, LUCIUS,
CATON, LICTEURS de la suite de Caton.

CATON assis.

PÈRES de la patrie et du peuple romain,
Vous qu'en ces lieux encore assemble un grand dessein;
Après tant de combats, de guerres, de défaites,

D'inutiles travaux, de pénibles retraites ;
 Après le sort fatal de nos guerriers fameux ,
 Dont le sable brûlant fut le sépulcre affreux ;
 Le sang de Scipion, du roi de Numidie ,
 Dont les os blanchissans couvrent la Thessalie ;
 Après le Nil conquis , et l'Egypte en ses fers ,
 César nous ose encore envier ces déserts.
 Que dis-je ? Vers les murs de la ville alarmée ,
 Il s'avance à grands pas suivi de son armée.
 Et même Décius, au sein de ce rempart ,
 Comme un ambassadeur est entré de sa part.
 Cette audace , sans doute , a droit de vous confondre.
 Voyez donc , Sénateurs , ce qu'il faut lui répondre.
 Vaincus par le malheur , devons-nous désormais
 Caresser un rebelle et mendier la paix ?

S E M P R O N I U S montant à la tribune.

Point de paix avec lui : non , que César succombe ,
 On qu'Utique écroulée entr'ouvre notre tombe.
 Perçons avec fureur ses bataillons épais ,
 Qu'il trouve en ces remparts la mort et non la paix.
 Pourquoi nous effrayer ? Un heureux téméraire
 Fera peut-être un jour ce que l'on n'a pu faire ,
 Dans le cœur de César dirigera ses coups ,
 Et de Rome et du ciel calmera le courroux.
 Faut-il flotter sans cesse en cette incertitude ?
 Prévenons des mortels l'abjecte servitude.
 Quand du Sénat détruit les cadavres sanglans
 Engraissent les vautours et les sables brûlans
 De ces lieux , de Pharsale et de la Thessalie ,
 Rome par notre voix pourroit être avilie !
 Nous pourrions rechercher , d'un front triste , abattu ,

La pitié de César ! Rappelle ta vertu,
O Rome ! que la honte aujourd'hui te réveille.
Mais quels lugubres cris ont frappé mon oreille ?
Les mânes des héros errent autour de nous,
Ils nous montrent leur sang. Sénateurs, voyez-vous
Ces généreux guerriers qu'a moissonné l'épée ?
L'ombre de Scipion, de Juba, de Pompée,
Leurs membres déchirés s'offrent à vos regards,
Ils demandent vengeance. Aiguisons les poignards,
Et que nos bras armés, au défaut du tonnerre,
Délivrent et des tyrans les Romains et la terre ;
Que de la liberté, les rameaux orgueilleux,
Plantés sur leur tombeau, fleurissent en tous lieux.

C A T O N.

Sans doute, j'applaudis à cet élan sublime ;
Mais songez que l'excès souvent ouvre un abîme ;
Qu'un instant la raison modère cette ardeur.
Vous, Lúcius, parlez.

L U C I U S montant à la tribune.

Rome dans sa grandeur

Pouvoit, Sempronius, avoir un tel langage !
Mais je dois maintenant, et sans vous faire outrage ;
Combattre vos avis comme vos fiers desseins.
Rome assez a rempli de veuves, d'orphelins
L'univers éperdu. La Scythie inhumaine
A même déploé les fruits de notre haine ;
Nos guerres, notre sang sur la terre écoulé.
Par ce désordre affreux le monde est dépeuplé,
Contre nos cruautés, l'ame, hélas ! se soulève.
Il est tems, croyez-moi, de déposer le glaive,
De laisser respirer et Rome et les humains :

C 2

César est-il armé seul contre les Romains ?
 Non, les dieux, citoyens, lui prêtent leur tonnerre.
 Ce sont eux à présent, eux qui nous font la guerre ;
 Ce sont eux dont la main repousse nos efforts,
 Et qui, de notre état, frappe le vaste corps.
 Rome, si ton destin, au moment où nous sommes,
 Est tracé dans le ciel, que pourront tous les hommes ?
 En vain pour te sauver on les verra courir,
 Ils ne pourront jamais t'empêcher de périr.
 Si Rome par César, naguère enveloppée,
 Vit avec ses soldats tomber le grand Pompée ;
 Si Pharsale, en un mot, nous offre encor l'écueil
 Où de nos armemens ont échoué l'orgueil ;
 Si tout succomba presque en ce combat funeste,
 Que pourra des Romains un déplorable reste,
 Rassemblé dans ces lieux, au vainqueur échappé ?

SEMPRONIUS s'approchant de Caton, bas.

Seigneur, il trahit Rome, où je suis bien trompé,

LUCIUS.

La paix, c'est mon avis. (*Il descend de la tribune.*)

SEMPRONIUS bas à Caton.

Laissez-moi le confondre,

J'aurai bientôt, Seigneur. . .

CATON.

Vous pouvez lui répondre.

SEMPRONIUS montant à la tribune.

O ciel ! pouvez-vous bien, en des momens pareils,
 Nous donner, Lucius, de si lâches conseils ?
 Pour s'être vu trahir en diverses contrées,
 Nos armes ne sont pas encor désespérées.

Que dis-je ? Autour de vous promenez vos regards,
 Vous y verrez, Romains, de hardis boulevards;
 Dans vos retranchemens, leurs terres épaissies,
 Des troupes aux travaux, aux chaleurs endurcies.
 Tandis que l'ennemi vient ici nous braver,
 La vaste Numidie est prête à se lever
 A la voix de son prince, et son énorme masse,
 Du perfide César va terrasser l'audace.
 Pour nous anéantir, pourquoi les justes dieux
 Seroient-ils du parti de cet homme odieux ?
 Depuis quand, protecteurs de telles injustices,
 Sont-ils des scélérats devenu les complices ?
 Ah ! gardez-vous, Romains, de vous abandonner
 Aux conseils que la honte ose ici vous donner !
 Si Rome doit périr, si c'est sa destinée,
 Qu'elle soit libre encore au moins une journée.
 De tout républicain, c'est-là le seul desir :
 Conservons nos vertus jusqu'au dernier soupir.
 Il vaut mieux être libre, une heure, un instant l'être,
 Que de vivre cent ans sous la verge d'un maître.
 Ainsi sans perdre encore le temps en vains discours,
 Aux armes citoyens ! c'est-là notre recours.

(On applaudit dans les tribunes.)

C A T O N.

Quoiqu'à tout ménager l'intérêt nous exhorte,
 Je vois, Sempronius, que votre avis l'emporte.
 J'aurois voulu, rempli de projets plus humains,
 Épargner nos foyers et le sang des Romains.

(Aux Licteurs.)

Décus peut entrer.

SEMPRONIUS à part.

Je jette dans le piège

Rome, en la conseillant.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DECIUS.

DECIUS.

CATON, avant le siège,
Le vainqueur m'a chargé de vous entretenir.
Je ne veux qu'un moment, ne puis-je l'obtenir ?

CATON.

Parlez.

DECIUS.

C'est à vous seul qu'il faut que je m'adresse.

CATON.

Vous êtes devant Rome.

DECIUS.

Oui, mais, ...

CATON.

Elle est maîtresse

De son sort, Décius, et de ses intérêts.

Ainsi donc à ses yeux je n'ai pas de secrets.

DECIUS.

Vous le voulez, Caton, alors je me retire.

CATON à demi-voix.

Quel est donc son projet ? Pense-t-il me séduire ?

Ou César voudroit-il ... Si Rome le permet. ...

LUCIUS, après avoir recueilli la voix des Sénateurs.

C'est son dessein, Caton, et le Sénat remet

Aujourd'hui dans vos mains le sort de la patrie.

TRAGÉDIE.

Sur vos hautes vertus Rome entière se fie,

CATON.

Hé bien, je me rendrai digne de cet emploi.

Avec lui dans ces lieux, Sénateurs, laissez-moi.

SCÈNE VIII.

DECIUS, CATON.

DECIUS.

PÉNÉTRÉ du malheur, Caton, qui vous opprime,
Mais honorant sur-tout votre vertu sublime,
Pour vos jours en péril, César est alarmé.

CATON.

César !

DECIUS.

Il eût voulu qu'un grand homme estimé...

CATON.

Ah ! si de mon destin son ame est attendrie,
Qu'il épargne ces murs, ainsi que la patrie.
Décius, que m'importe ou la vie ou la mort.
Rome seule me touche, et je suivrai son sort.
Oui, voilà mon dessein, ma bouche vous l'annonce.
A votre dictateur portez cette réponse.

DECIUS.

Quand, pour vous préserver, un chemin est ouvert,
Quel fanatisme affreux vous égare et vous perd ?
Après tous nos succès, nos brillantes conquêtes,
Malheureux stoïcien, voyez où vous en êtes ;
Votre foible Sénat, vain de quelque secours,

Prétend-il arrêter la victoire en son cours ?
 Mettez votre fortune à l'abri du naufrage,
 Et craignez d'être enfin écrasé par l'orage.
 De César désormais, le succès affermi,
 Vous ôte tout espoir, devenez son ami.
 Pour vous, pour vos vertus, il suspend son tonnerre,
 Vous serez, après lui, le premier de la terre.
 Il veut, se ménageant l'amitié des Romains,
 Remettre enfin le sort du monde entre vos mains.

CATON.

Lui, mon ami ! ce traître ! après sa perfidie !...
 Ecoutez, Décius : que César congédie
 Les sières légions dont il est entouré ;
 Qu'il laisse toujours libre agir Rome à son gré ;
 Qu'il lui rende ces loix, son pouvoir légitime,
 Il peut alors, il peut compter sur mon estime.
 Je dis plus en ce jour ; quoique jamais ma voix
 N'ait soustrait un coupable à la rigueur des loix,
 Qu'elle n'usa jamais d'une vaine éloquence
 Pour couvrir les forfaits d'un voile d'innocence,
 En faveur de César, oui, vous verrez Caton
 Monter à la tribune et briguer son pardon.
 Qu'il se rende à mes vœux, c'est à quoi je m'engage.

DECIVS.

D'un conquérant, Caton, ce style est le langage,
 C'est celui d'un guerrier qui porte dans ses mains
 Le sort....

CATON.

Non, Décius, c'est celui d'un Romain.

DECIUS.

Et qu'est-ce qu'un Romain, ennemi d'un grand homme,
Que dans le monde entier on chérit, on renomme ?

CATON.

Il est plus que César ; sans être revêtu
De ce vain faste , il est ami de la vertu.

DECIUS.

Caton , à quoi vous sert ce fantôme inutile,
Cette vertu sauvage , importune et stérile ?
A la tête , aujourd'hui , d'un sénat sans pouvoir
Qu'épargna le vainqueur , quel est donc votre espoir ?
Pensez-vous , décoré d'un titre trop frivole ,
Dans Utique tonner encore au capitolé ,
Comme jadis dans Rome , aidé par le concours
D'une foule insolente appuyant vos discours

CATON.

Hé ! qui nous a jeté dans cet état funeste ?
Qui voudroit des Romains anéantir le reste ,
Qui dispersa nos rangs , en un mot , qui poursuit
Le sénat , par la guerre à la moitié détruit ?
N'est-ce pas de César , l'audacieuse épée ?
Son pouvoir insolent et sa gloire usurpée ,
Peuvent-ils , Décius , éblouir vos regards ?
Voyez dans son vrai jour ce favori de Mars ,
Non dans l'éclat trompeur de cette fausse gloire
Qu'imprime sur son front une injuste victoire ;
Non dans le vain éclat d'un vernis emprunté ;
Mais dans son naturel ; mais dans sa nudité :
Il ne vous offrira qu'un brigand en furie ,

Armé pour désoler le monde et sa patrie,
 Qui des maux de la terre emprunte sa splendeur,
 Sans vertus, Décius, il n'est point de grandeur,
 Elle seule est toujours et florissante et belle,
 Elle seule jouit d'une gloire immortelle.
 L'univers à la fois ne m'acheteroit pas
 Pour imiter celui dont vous suivez les pas:
 Ses bontés, croyez-moi, ses faveurs caressantes,
 A l'ame de Caton sont trop avilissantes,
 Au soin des justes dieux mon destin est remis,
 Si votre maître est grand, qu'il sauve mes amis.

DECIVS.

Vous vous perdez.

CATON.

N'importe, en cette horreur publique,
 Ce que l'amitié sainte a de plus héroïque
 Sera mis en avant. Je laisse après les dieux
 Seconder le parti le plus juste à leurs yeux.

SCÈNE IX.

DECIVS *seul.*

O farouche Caton! cette vertu rigide,
 Cet orgueil insensé que ton cœur prend pour guide,
 A tes concitoyens, à Rome, à tout l'état,
 Devenant trop funeste, a perdu son éclat;
 Mais j'aperçois César.



SCÈNE X.

DECIUS, CÉSAR, SYPHAX.

CÉSAR, *vêtu en soldat numide.*

OUI, Syphax, votre zèle
Vous attire à jamais mon amitié fidèle ;
Déjà, sous cet habit, je me suis par vos soins
Introduit dans ces murs, à l'abri des témoins ;
Mais vous avez fait plus ; je me flatte, j'espère
Que votre jeune roi...

SYPHAX.

Non, le sort de son père,
Mes plaintes, mes conseils, rien n'a pu le toucher.

CÉSAR.

Mon cœur auroit voulu pourtant se l'attacher.
Je crains que ses soldats, soit par obéissance,
Soit par respect encore, trompent notre espérance.
Mais je vois Décius.

SYPHAX, *faisant un mouvement pour sortir.*

Je vais...

CÉSAR.

Oui, laissez-nous.

SYPHAX.

Obéis.

CÉSAR.

A l'instant je me rends près de vous.

SCÈNE XI.

DÉCIUS, CÉSAR.

CÉSAR.

HE bien , as-tu fléchi ce cœur dur et stoïque ?

DÉCIUS.

Il résiste à mes soins, comme à la politique,
Ses périls et ses maux ne sauroient l'accabler ;
Semblable au chêne antique, on ne peut l'ébranler.
Le fier Sempronius ne pense pas de même ,
Il vous sert en secret.

CÉSAR.

Ce patriote extrême ,
Qui conseille toujours et le meurtre et le sang.

DÉCIUS.

Oui, lui-même seigneur. Son crédit et son rang
Peut nous servir. Il est dans Rome un des cent maîtres..

CÉSAR.

Ecoute, Décius, je n'aime pas les traîtres,
Sur-tout Sempronius. Pourtant il faudra bien,
Si je n'en ai pas d'autre, employer ce moyen.
L'altière Marcia consent-elle à m'entendre ?
Et....

DÉCIUS.

Je n'ai pu lui parler, mais elle doit se rendre
A ce que l'on m'a dit, dans ces lieux pour me voir.
Elle ignore...

CESAR.

Il suffit. Tu conçois mon espoir !

Oui, Caton, si ta fille un seul instant m'écoute,
Tes mains du plus haut rang vont m'applanir la route.

DECIUS.

Vous le croyez, Seigneur ? Marcia cependant...

CESAR.

Je connois sur son cœur mon facile ascendant,
Va, ne redoute rien, il nous sera propice ;
Est-il quelque fierté que l'amour n'adoucisse ?
Quand cet objet superbe, ouvrage de mes mains,
Sera prêt avec moi d'asservir les Romains ;
Quand sa voix, ses soupirs, viendront se faire entendre ;
Et qu'il la suppliront de m'accepter pour gendre,
Penses-tu que toujours le farouche Caton
Soit rebelle à ses pleurs, ainsi qu'à la raison ?
Sa fille obtiendra tout. Tu le sais, elle m'aime.
Trop heureux que le trône, et que le diadème
Embellis par ses mains, soient un don en ce jour ;
Une faveur touchante, un bienfait de l'amour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

*La scène de cet acte, ainsi que celle du suivant,
est la même qu'au premier,*

SCÈNE PREMIÈRE.

DECIVS, MARCIA.

DECIVS.

DE toutes vos bontés, je sens combien j'abuse,
Je vous prie, avant tout, d'agréer mon excuse,
Sans doute, auprès de vous c'est être peu discret
D'avoir osé brüquer un entretien secret;
Mais falloit-il, madame, en cette circonstance,
Par égard pour le sexe et pour la bienséance,
A cette püérile et frivole raison,
Immolér l'intérêt de Rome et de Caton?
Je le répète encor, je n'ai pas dû le faire,
Mais peut-être en ce jour suis-je plus téméraire.
Ce que de votre père on ne peut arracher,
De votre ame sensible et facile à toucher
Pose l'attendre.

MARCIA.

Quoi ! Seigneur, vous pouvez croire
Qu'à ce point j'avillisse et ravale ma gloire ?
Les desirs de Caton par moi seroient trahis,
Et j'aurois d'autres vœux que ceux de mon pays !
Le sénat dans mon père a mis sa confiance,
Je suis d'accord, Seigneur, avec tout ce qu'il pense,

Je crois grand, vertueux ce qu'il a résolu,
Et mon cœur se conforme à ce qu'il a voulu.
Contre le fier tyran de Rome et de la terre
Le sénat irrité veut poursuivre la guerre,
On doit vous l'annoncer. C'est contre mon devoir
Que j'ai donc consenti dans ces lieux à vous voir.
Cependant, je le dis, Seigneur, avec franchise,
Si dans mes vœux secrets le ciel me favorise,
Si parmi ses égaux César veut revenir,
S'il sert Rome en ce jour, au lieu de l'avilir,
De mon devoir trahi, loin d'être repentante,
Vous m'en verrez, Seigneur, et vaine et triomphante.
Sous cet objet heureux de l'espoir le plus doux,
Je ne vois plus qu'un traître en César comme en vous.

DECIUS.

Vous changerez bientôt de langage, madame,
Sans doute, un autre aura plus d'accès sur votre ame,
Possédant l'art heureux, l'art de persuader,
Aisément à ses vœux il vous fera céder.

MARCIA.

Nul n'aura sur mon cœur cet empire suprême,
Nul ne peut me changer, fût-ce César lui-même.

DECIUS.

Osez donc le braver, ce dangereux vainqueur,
Contre sa douce voix armez bien votre cœur;
Soyez dans l'univers, abattu dans ses chaînes,
La seule qui résiste à ses loix souveraines.

MARCIA.

César? Que dites-vous? Il peut dans ses remparts...

Il va dans son éclat paroître à vos regards ;
Couvert de ses lauriers, ce héros s'agenouille,
Et vient de mille rois vous offrir la dépouille.

M A R C I A .

Il pourroit dans ces murs se présenter, Seigneur,
Quand il a des Romains comblé le déshonneur !
Quand il conduit contre eux son insolente armée !
Qu'entre les deux partis la guerre est rallumée !
Qu'implacable ennemi, nous devons désormais
N'avoir...

C E S A R , *arrivant rapidement.*

Nous ennemis ! Votre bouche jamais,
Madame, a-t-elle pu commettre un tel blasphème ?
Nous ennemis !

S C È N E I I .

M A R C I A , D E C I U S , C E S A R .

M A R C I A .

O ciel ! que vois-je ? c'est lui-même !
Vous en ce lieu, César ? Veillai-je en ce moment !
Que venez-vous chercher sous ce déguisement ?

C E S A R .

Ce que je viens chercher... Je viens vous voir encore.
De quoi n'est pas capable un cœur qui vous adore ?

M A R C I A .

Vous venez pour me voir, César ! Songez-vous bien
Qu'il y va de vos jours ? Un seul témoin, un rien

Peut

Peut ici, contre vous, attirer la tempête,
Peut vous faire arrêter, hasarde votre tête.

CÉSAR.

César, dans tous les temps le favori des dieux,
N'a-t-il pas son génie? Il le suit en tous lieux.
Le ciel veille sur moi : la mort ne peut m'atteindre.
Calme, au sein du péril, César ne sauroit craindre.

MARCIA.

Ah! si vous n'avez pas le cœur vraiment romain,
Fuyez, à mes regards vous vous offrez en vain.
Mais César, si votre ame aime la république,
Vous ne retrouverez dans les remparts d'Utiqne,
Au lieu d'esclaves vils à vos ordres soumis,
Que des concitoyens, des frères, des amis.

CÉSAR.

Décius, laissez-nous.

SCÈNE III.

MARCIA, CÉSAR.

CÉSAR.

Nous sommes seuls, madame;
Je vais dans tout son jour vous déployer mon ame.
J'ai dirigé ma course au bout de l'univers,
J'ai vaincu, j'ai soumis mille peuples divers.
Après tant de travaux, l'arrogance d'un homme
Voulut me disputer le premier rang dans Rome;
Et du peuple inconstant, même avant mon retour,

D

Il s'étoit ménagé la faveur et l'amour.
Pompée, adroit rival, et jaloux de ma gloire;
Cherchoit à m'écraser sur mon char de victoire,
En me calomniant près du peuple romain;
Moi, je le défiai, les armes à la main.
Avec un camp nombreux, il courut dans Pharsale,
Mais l'aveugle fortune à ses vœux trop fatale,
Pour me favoriser, le trahit cette fois,
Et par sa chute enfin couronna mes exploits.
Rome entière avec lui partagea sa disgrâce,
Et vit dans un seul jour terrasser son audace.
Quand je puis sous mon joug maîtriser votre état,
Irai-je m'exposer aux dédains du sénat?
Mendier mon pardon comme un timide traître
Trompé dans ses projets? Songez que je suis maître,
Vainqueur, toujours heureux, et non pas suppliant.
Interrompant de Mars, l'accent fier et bruyant,
Et le bélier tout prêt à briser vos murailles,
J'ai bien voulu suspendre un instant les batailles,
En faveur des vertus de Caton et de vous.
Je dépose en ce jour ma gloire à vos genoux.
Dans mes projets, que vous, que Caton me seconde;
J'y mets en même temps la dépouille du monde.

M A R C I A.

Par ce pompeux discours tu penses m'éblouir!
De tes honteux succès, moi, je pouvois jouir,
Et voyant la patrie au bord du précipice,
Moi, de son oppresseur, je serois la complice!
Ah! pour avoir des droits plus puissans sur mes vœux,
Il ne te suffisoit que d'être vertueux!
Mais non, l'amour pour toi n'est qu'un fantôme, un songe,

Et c'est l'ambition seule, ingrat, qui te ronge !
Que m'importe, après tout, cet empire étendu
Sur cent peuples aux fers, sur le monde éperdu,
Et ce joug opprimant des cœurs nobles et braves :
Est-ce donc un bonheur d'être entouré d'esclaves ?
Sans m'êblouir ici d'un éclat emprunté,
Je le dis sans détour, rends nous la liberté.
Je l'attends de ton ame et généreuse et grande.

C E S A R.

O fille de Caton ! quelle est votre demande ?
Le mot de liberté n'est plus qu'un titre vain
Qui trompe l'univers et le peuple romain ;
Votre sénat altier, cet affreux assemblage
De maîtres, de tyrans, vous tient dans l'esclavage.
Ce n'est plus la vertu qui porte un citoyen
Dans un rang distingué ; mais le plus vil moyen.
C'est l'or, métal abject, les cabales, les brigues,
Comme la cour des rois, Rome en proie aux intrigues,
Voit les honneurs vendus au riche fastueux.
La liberté ne croît que sur le sol heureux
Où germe la vertu : dès que les bords du Tibre
Ont vu périr les mœurs, Rome ne fut plus libre !
Caton, me direz-vous, offre encor au regard
Les mœurs du premier tems ; mais c'est un être à part.
Puisse tous les Romains avoir une partie
De sa vertu sublime et de son énergie ;
Loin de les asservir aujourd'hui sous mes loix,
Je serois le premier à soutenir leurs droits.
Mais humble sous la main du mortel qui la brave,
Rome à présent n'a plus que le cœur d'un esclave.
Elle appelle le joug ce que rejetteroit

De faire votre amant, un autre le feroit.

MARCIA.

Ce prétexte, César, qu'allègue ton génie,
Est l'excuse du crime et de la tyrannie.
Plein des mêmes projets, mais moins brillant que toi,
Un autre que César nous feroit-il la loi?

CÉSAR.

Il la feroit, madame, avec moins de clémence;
Toujours, comme Sylla, suivi de la vengeance,
La vertu gémiroit sous son règne inhumain.
Moi, je veux rendre heureux tout le peuple romain,
Protéger les talens et la vertu sublime,
Etre ami de Caton. Que parlez-vous de crime?
En est-ce un d'assurer à jamais le repos
De Rome, et de son sein d'extirper les complots,
Le germe renaissant des guerres intestines,
Et de fermer le champ aux brigues, aux rapines?
En est-ce un que d'ôter au vulgaire insensé
Un pouvoir sous lequel tout l'état est froissé.
Sous le règne orgueilleux d'une foule en délire,
En tous lieux, la vertu trouve un injuste empire;
Dans la moindre chaumière et jusqu'au dernier rang,
Son regard inquiet apperçoit un tyran.
Quand, sous la loi d'un chef fier, même despotique,
Elle ne voit le joug que dans un point unique.
Le peuple, âpre et fougoux, frappe toujours sans choix:
L'erreur, non la raison, dicte seule ses loix,
Et sa crédulité sert d'égide à la ruse.
Ravissons un pouvoir dont le vulgaire abuse.
Pour son bien l'asservir, oui, tel est mon projet,

Trop long-tems souverain, qu'il soit enfin sujet.

M A R C I A.

César, le peuple est noble, il frappe, il récompense
Et celui qui le sert, et celui qui l'offense.
Ainsi que le despote, il n'est pas entouré
De cachots où vivant le juste est enterré.

C E S A R.

Non, mais des tribunaux iniques, arbitraires,
Et de proscriptions encor plus sanguinaires.
Sur deux individus, de chaînes surchargés,
Par un tyran cruel, mille sont égorgés,
Sous le joug monstrueux d'une foule égarée,
Que dis-je ? un jour, une heure à sa fureur livrée,
D'un tribut plus immense ont enrichi l'enfer,
Que dix siècles entiers sous un règne de fer.

M A R C I A.

Ah ! s'il est vrai, César, digne de nos ancêtres,
Mourons couverts de gloire, et n'ayons pas de maîtres !
Vous Romain, se peut-il qu'en secret votre cœur
Ne sente pas en lui l'élan fier et vainqueur,
Le noble enthousiasme, et la sublime flâme
Que l'amour d'être libre excite au fond de l'ame ?
L'esclave froidement peut raisonner en vain
Sur un pareil objet ; mais jamais un Romain !
César, écoutez-moi, je vous chéris encore,
Je le dis sans détour ; mais d'un joug qu'on abhorre
Délivrez l'univers et les Romains trahis,
Ou ma flâme.... Ah ! César, reviens à ton pays :
Son intérêt te parle, entend sa voix touchante,

Et j'ose dire aussi la voix de ton amante.
Sois plus que conquérant, César, sois citoyen.

CÉSAR.

Cessez auprès de moi d'employer ce moyen,
Cessez, pour m'éblouir, de recourir aux larmes ;
Vous n'auriez pas besoin de si puissantes armes
Pour obtenir ici tout de ma passion,
Si je pouvois changer ma résolution.
Les conseils d'une femme et l'art qui la seconde
Ne pourront influer sur le destin du monde.

MARCIA.

Au milieu des projets qui semblent t'égarer,
Pense-tu que je puis te perdre, te livrer?...

CÉSAR.

Je connois Marcia généreuse, estimable,
D'une lâche action elle n'est pas capable.

MARCIA.

Hé, ne commets-je pas un bien plus grand forfait
En recevant un traître ici que Rome hait ?
En ménageant sa tête, en conservant sa vie ?
Oui, je devrois... Mais non, sur moi ton cœur se fie.
Je ne trahirai pas ta confiance ; mais
Je ne t'écoute plus, fuis, César, pour jamais ;
Fuis, puisqu'enfin tu veux donner à Rome un maître :
Fuis, te dis-je. Mais dieu ! Je vois Juba paroître.
Que je crains pour César !



SCÈNE IV.

MARCIA, JUBA, CÉSAR.

JUBA.

Je viens d'être informé
Qu'en secret dans la ville un complot est formé :
Je venois au plutôt de ce complot perfide.

(*Appercevant César.*)

Faire part à Caton. Mais quel est ce Numide
Que je ne connois pas ? Que vient-il faire ici
Sous cet habit caché ? Seroit-ce un traître aussi ?

CÉSAR, *à demi-voix.*

C'est donc là ce Juba dont j'ai vaincu le père ?

JUBA.

Il faut que sur-le-champ je perce ce mystère.

(*à César.*)

Quel est ton nom ?

CÉSAR.

Mon nom ?

JUBA.

Parle sans hésiter.

CÉSAR.

Songe, que tel qu'il soit, tu dois le respecter.
Songe que je ne dois rendre compte à personne,
Songe, en un mot, Juba, songe que je m'étonne
Que tu puisse élever ton orgueil jusqu'à moi !

D 3

JUBA.

Est-ce ainsi qu'un sujet doit répondre à son roi.

MARCIA, *à part à César.*

César, que faites-vous, fuyez de sa colère....

CESAR.

Moi fuir devant le fils quand j'ai vaincu le père !
Que destiné lui-même à décorer mon char,
Il doit... Courbe, Juba, ton front devant César.

JUBA.

Toi, César ?

CESAR.

Oui, moi-même.

MARCIA, *à demi-voix.*

O ciel, quel imprudence !

CESAR.

Tous les rois doivent être humbles en ma présence.
Je vais contre vos murs porter les derniers coups,
Et je vous brave encor, quoiqu'au milieu de vous.
Mon ame est à l'abri d'une crainte importune,
Je vous montre César, suivi de sa fortune,
Et dans vos propres murs, j'ose vous défier.

JUBA, *tirant son épée.*

Ah ! tyran, c'est à moi de te sacrifier.

MARCIA, *arrêtant le coup.*

Seigneur, que faites-vous ?

JUBA, à Marcia.

Vous pouvez le défendre !
Ce procédé , madame , a droit de me surprendre.

CESAR.

(Saisissant l'épée de Juba , la jette loin de lui.)

O jeune homme insensé ! penses-tu que ta main
Soit plus forte aujourd'hui que le peuple romain ?

SCÈNE V.

MARCIA, CESAR, JUBA, CATON,
SEMPRONIUS, suite de Caton.

DES SOLDATS de la suite de Caton, disant tous
ensemble,

C'est César ! c'est César !

CATON.

César ! surprise extrême ,
César dans nos remparts !

CESAR.

Oui, Caton, c'est lui-même.
Il est en ton pouvoir, mais songes que les miens
Tiennent déjà bloqués tous tes fiers citoyens ;
Je n'ai qu'à dire un mot, leurs cohortes guerrières
Auront bientôt brisé vos fragiles barrières ,
Pour m'ôter de vos mains et venir jusqu'à moi ,
Et quoique dans vos fers, je vous tiens sous ma loi.

MARCIA.

J'ai garanti César, et s'il faut qu'il périsse,
Immolez votre fille, elle étoit sa complice.

Oui, j'ai voulu moi-même essayer aujourd'hui
 Tout ce que la raison pouvoit encor sur lui;
 J'ai voulu, pour sauver notre grandeur antique,
 Le reconcilier avec la république:
 Sans doute, en concevant des projets aussi vains,
 Je me rendois coupable envers tous les Romains.

CATON.

Quoique cet entretien blesse la règle austère
 Qu'à votre sexe impose une pudeur sévère,
 Marcia, je veux bien excuser cet oubli
 En faveur du motif, il est même annobli;
 Et l'intérêt de Rome a tout fait disparaître:

(à César,)

Sans craindre ta menace, aujourd'hui, comme un traître,
 Toi, superbe César, je pourrois te punir;
 Mais puisque Marcia daigna t'entretenir,
 Séduite par l'appas d'un espoir trop frivole,
 Qu'elle t'a garanti, je veux que sa parole
 Soit sainte et respectée; oui, sois libre en ce jour,
 Sur le peuple romain prends exemple à ton tour,
 Vois si la liberté doit nous être ravie,
 Quand, pouvant te l'ôter, nous te donnons la vie.
 Licteurs, qu'on le conduise.

CÉSAR, à part.

O ciel, quelle vertu
 Vient frapper en ces lieux mon courage abattu!
 Dois-je encor contre toi, malheureuse patrie,
 Poursuivre mes desseins, mon aveugle furie?

CATON, aux licteurs.

Jusqu'aux portes d'Utique accompagnez ses pas.

Pour qu'au sein de nos murs on ne l'outrage pas.
Allez, que Décius soit escorté de même.

César sort, conduit par les licteurs.

SCÈNE VI.

CATON, MARCIA, JUBA..

CATON, à Marcia.

Vous, sachez mettre un frein à votre zèle extrême ;
A ce zèle par qui nous serions compromis ,
Qui peut-être pourroit servir nos ennemis.
Rentrez.

SCÈNE VII.

CATON, JUBA.

JUBA.

Je vous prévient qu'une trame secrète
Se forme en ces remparts.

CATON.

Savéz-vous?...

JUBA.

Je regrette

De n'en pouvoir, Caton, révéler les auteurs ;
Mais dans son sein, Unique a mille agitateurs
Dont il faut redouter les intérêts perfides :
Je soupçonne Syphax et même mes Numides.

CATON.

Vos Numides !

CATON,

JUBA.

En vain, Caton, je veux

Justifier....

CATON.

Veillez plus que jamais sur eux.

Je vois Sempronius; son avis salutaire

En ceci va m'apprendre encor ce qu'il faut faire.

Laissez-moi lui parler.

SCÈNE VIII.

CATON, SEMPRONIUS.

SEMPRONIUS.

CESAR et Décius

Sont sortis de ces murs.

CATON.

Fort bien. Sempronius,

J'ai deux mots à vous dire. On forme en cette enceinte
Un horrible complot.SEMPRONIUS, *troublé.**(à part.)*

Vous me glacez de crainte.

Auroit-il découvert que moi-même en ces murs...

CATON.

Ignore les auteurs de ces complots obscurs;

SEMPRONIUS,

Vous les ignorez!

CATON.

Oui.

SEMPRONIUS.

L'on n'a pu vous instruire
Des chefs de ces complots ?

CATON.

Pas encor.

SEMPRONIUS, *à part.*

Je respire.

CATON.

Mais je les connoîtrai bientôt.

SEMPRONIUS, *à part.*

Hâtons mes coups.

CATON.

Hé bien, en ce péril, Seigneur, que pensez-vous ?

SEMPRONIUS.

Moi ? qu'il faut extirper le mal en sa racine,
Et de mille Romains consommer la ruine ;
Qu'il faut, sans distinguer ni l'âge ni le rang,
Fonder la liberté sur des fleuves de sang ;
Qu'il faut enfin, qu'il faut, à cette heure fatale,
Une proscription subite et générale ;
Que le fer se promène, et que de tous côtés
S'offrent aux yeux des corps pâles, ensanglantés,
Non, ne ménageons rien ; que dans notre furie
Le sang, même innocent, coule pour la patrie.

Et quoi, Sempronius, quoi, pour sauver l'état,
Vous osez aux Romains prescrire un attentat.
Vous osez conseiller, au fer de la vengeance,
De confondre à la fois la vertu, l'innocence
Avec le crime impur qui cherche à nous trahir.
J'y consens, poursuivons qui veut nous envahir,
Mais que nos loix au moins, notre bonté facile,
Soit de l'humble vertu le refuge et l'asyle.

SEMPRONIUS.

Vous nous perdez, Caton, vos principes humains,
Sous le joug des tyrans vont jeter les Romains.
Vous le voyez, César a séduit votre fille;
L'amour de l'esclavage est dans votre famille:
Et même Portius...

CATON.

Portius?

SEMPRONIUS.

Est pour lui.

CATON.

Il auroit oublié son devoir aujourd'hui!
Non, non, mon fils n'a pas démenti son courage,
Cessez, Sempronius, un discours qui m'outrage.

SEMPRONIUS.

Ah! c'est trop à vos yeux cacher la vérité.
Oui, Portius, armé contre la liberté,
Conspire avec César, Lucius le conseille.

Sa fille l'a charmé. Quoi, jusqu'à votre oreille
L'amour de Portius n'est-il pas parvenu?

CATON.

Il aime, Lucia, j'en étois prévenu.

SEMPRONIUS.

(Il est interdit, et ne dissimule qu'à peine son trouble.)

CATON.

Mais n'importe, je cours, guidé par la prudence,
Redoublant sans rigueur ici de vigilance,
Porter par-tout la vue et mettre en sûreté
La patrie en péril et notre liberté.

SCÈNE IX.

SEMPRONIUS, seul.

*Après un profond silence causé par la surprise,
s'écrie :*

IL aime Lucia! j'en suis donc sûr. O rage!
Sans doute sur moi-même il aura l'avantage,
Sans doute que formant le plus charmant lien,
Bientôt il jouira... je l'empêcherai bien.

SCÈNE X.

SEMPRONIUS, SYPHAX.

SEMPRONIUS, *brusquement.*

Vos soldats sont-ils prêts ?

SYPHAX.

Oui, seigneur.

SEMPRONIUS.

Quelle joie !

Au glaive destructeur livrons Utique en proie.
C'est dans le choc affreux d'un état déchiré,
Que l'ambition gagne et moissonne à son gré.
Mais hâtons nos projets. Chaque instant qui va naître,
Jusqu'au coup décisif, peut enfanter un traître.
Déjà, pour seconder vos soldats belliqueux,
Je me suis dans ces murs fait un parti nombreux.
Déjà l'instant approche, et la vengeance veille.
Cependant au remords, Syphax, fermons l'oreille.
Que la crainte, à l'aspect de ces murs foudroyés,
Force enfin qui nous brave à tomber à nos pieds.

Fin du troisième Acte.

Acte IV.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATON , SEMPRONIUS , LUCIUS.

CATON, à *Lucius*.

CIEL! que m'annoncez-vous?

LUCIUS.

Oui, Caton, les Numides
Ont osé contre nous tourner leurs mains perfides.
Excités par Syphax, ils vouloient à l'instant
S'emparer d'une porte et d'un poste important;
Ils vouloient les livrer à l'ennemi sans doute;
Marcus, qui les gardoit, les a mis en déroute.
S'entourant noblement d'une foule de morts,
Il a su prévenir et rompre leurs efforts;
Des Numides fougueux déconcerter l'élite,

CATON.

Mon fils est vertueux; ciel, je t'en félicite!

SEMPRONIUS, à *part*.

Les miens ne viennent pas, qui peut les arrêter;
Ils vont par ce retard... Je vole les hâter.



SCÈNE II.

CATON, LUCIUS, JUBA.

JUBA, *les yeux baissés.*

CATON, je suis confus, je rougis de paroître
A tes regards.

CATON.

Pourquoi ?

JUBA.

Tu dois déjà connoître

Le sujet de ma honte.

CATON.

Et quels sont tes forfaits ?

JUBA.

Hélas ! je suis Numide. En faut-il plus ?

CATON.

Oui ; mais

Un guerrier généreux, plein des vertus romaines.

JUBA.

Il est noble, il est grand de consoler les peines
Et les ennuis d'un cœur justement affligé.

CATON.

Oui, je dois, écartant de plus tout préjugé,
Applaudir, en tout temps, à la vertu réelle,



SCENE III.

CATON, LUCIUS, JUBA, PORTIUS.

PORTIUS, à Caton.

Je viens vous annoncer une affreuse nouvelle ;
Sous le nombre à l'instant, mon frère a succombé,
En défendant son poste, hélas ! il est tombé.

CATON.

Qu'ai-je entendu ? Marcus ! Dieux, mon ame attendrie !
Mais je suis trop heureux, il meurt pour sa patrie.

PORTIUS.

Avant que d'expirer, son trop juste courroux,
Dans le cœur de Syphax, a dirigé ses coups.
Ce traître, dont l'aspect outrageoit la lumière,
Plein de rage à nos yeux a mordu la poussière.

LUCIUS.

De toutes les vertus que ton cœur soit armé,
Caton, suivi des tiens et d'un peuple alarmé,
Du sénat, d'une foule, à chaque instant croissante,
Ton fils mort qu'on apporte à l'instant se présente,



SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE PEUPLE,
LE SÉNAT.

Le corps de Marcus, porté sur un brancard.

CATON.

C'EST lui! qu'avec transport, mon fils, je te revoi
 Approche : mes amis, placez-le devant moi,
 Afin que mes regards et que ces mains heureuses
 Comptent, puissent toucher les traces glorieuses,
 Du sang qu'a répandu le glaive meurtrier.
 Qu'il est beau de pouvoir ainsi sacrifier
 Ses jours pour sa patrie. Ah! quelle destinée,
 Marcus! Pour la vertu ta vie est moissonnée!
 Que ton père est, mon fils, envieux de ton sort.
 Faut-il n'être sujet qu'une fois à la mort,
 N'expirer qu'une fois en servant la patrie?
 Que vois-je? vous pleurez, votre ame est attendrie!
 Ma perte ne doit point exciter vos douleurs,
 C'est Rome, mes amis, qui réclame vos pleurs,
 Rome, qui jusqu'ici n'avoit pas de rivale,
 Et qui de l'univers étoit la capitale.
 Rome, l'heureux berceau des héros et des dieux,
 Qui, par-tout écrasait les tyrans odieux,
 Rome n'est plus hélas, ô liberté chérie!
 O vertu toujours sainte! ô Rome! ô ma patrie!

JUBA.

Voyez cette ame fière et ce grand homme, amis,
 Ses pleurs coulent sur Rome et non pas sur son fils.

CATON.

Et quoi, Rome n'est plus !

JUBA.

Caton veut-il m'en croire ?

Pour sauver à-la-fois sa liberté, sa gloire,
Qu'il s'éloigne d'Utique et dirige nos pas;
Il peut encore trouver, au sein de mes états,
Des partisans nombreux, une foule hardie.
Son nom fera lever toute la Numidie,
Son nom, en réveillant nos puissans alliés,
Va bientôt appeler cent peuples à ses pieds,
Tous braves Africains ardens à le défendre.

CATON.

Par tes conseils, Juba, voudrois-tu me surprendre ?
Voudrois-tu que Caton, de même qu'Annibal,
De climat en climat trainât son sort fatal
Pour aller mendier un port contre l'orage ?
Non, non, j'ai ma ressource ; elle est dans mon courage.
Mon pays indigné ne me verra jamais
Fuir devant un brigand, fameux par ses forfaits.
Portius, quand l'audace a couronné le crime,
Songe que la vertu n'est jamais plus sublime
Que marchant en silence, et fuyant tout emploi.

PORTIUS.

Vos conseils pour un fils deviendront une loi.



SCÈNE V.

LES MÊMES, SEMPRONIUS.

SEMPRONIUS à Caton.

LA révolte avec force éclatant dans la ville ,
 A donné le signal de la guerre civile ;
 Ainsi, pour la calmer, courez donc au plutôt ,
 Caton.

CATON.

Oui, je prétends sur-tout de ce complot
 Connoître enfin l'auteur.

SCÈNE VI.

SEMPRONIUS seul.

Tu le peux, mais l'orage
 Avant t'écrasera. J'apperçois de ma rage...

SCÈNE VII.

SEMPRONIUS, CONJURÉS.

SEMPRONIUS s'élançant vers les conjurés.

ENFIN, le vent se lève et commence à souffler.
 Ayez soin, mes amis, de ne point vous troubler,
 Et de bien diriger le feu de la tempête.
 Que fondant sur Caton, il écrase sa tête.

Pendant ce temps, pour mieux sauver mes compagnons,
Je dois, de ma conduite, écarter les soupçons,
Je dois, d'un sénateur, jouer le personnage:
Dans toute sa fureur entretenez l'orage.
Je saurai, conservant la même autorité,
S'il survient un revers, vous mettre en sûreté.

LE CHEF des conjurés.

Oui, pour Sempronius, nous allons tout enfreindre,
Et Caton...

SEMPRONIUS.

Il revient, frappez-le sans rien craindre.

SCÈNE VIII.

SEMPRONIUS, CATON, LES CONJURÉS,
LUCIUS, LA SUITE DE CATON, DES LIC-
TEURS.

CATON aux conjurés.

LACHES, qui, désertant l'honneur pour le repos,
Tournez aux ennemis honteusement le dos;
C'est donc vous, qui, remplis d'une arrogance extrême,
Violez vos devoirs, et jusqu'en ce lieu même
Venez braver vos chefs et votre général?

SEMPRONIUS à part.

Leur troupe est immobile à son aspect fatal!

CATON.

Avez-vous réfléchi que par cette conduite

Vous allez démentir l'heureuse et longue suite
De vos exploits passés ? que vos rébellions
Vont souiller de vos bras les nobles actions !
Avouez, troupe vile et de pillage avide,
Que ce n'est pas l'amour de Rome qui vous guide ;
Ni la soif de la gloire et de la liberté,
Mais l'espoir de ravir au monde épouvanté,
À ses peuples conquis, à cent villes en cendre,
Des biens souillés du sang que vous voulez répandre.
Ah ! sans doute enflammés par ces lâches motifs,
Le butin excitant vos desirs les plus vifs,
Courez du fier tyran, courez fonder le règne,
Vous faites bien de suivre aujourd'hui son enseigne.
O mort, dans les combats que ne m'as-tu frappé !
Dans les champs africains, pourquoi suis-je échappé
Au venin des aspics, à la rage terrible
Des monstres des déserts, pour voir ce jour horrible
Et pour être témoin de vos noirs attentats ?

(Ouvrant sa poitrine.)

Mais voici mon sein nud, percez-le donc ingrats ;
Que celui d'entre vous à qui j'ai fait outrage,
Approche, et sur ce sein vienne épuiser sa rage.
Qui donc plus que Caton, a supporté de maux ?
N'a-t-il pas en tous tems partagé vos travaux ?
Est-ce l'éclat trompeur d'une autorité vaine,
Qui le distingue, ou bien le travail et la peine ?
Des maux, de la fatigue au milieu du hasard,
Quoi ! n'a-t-il pas toujours eu la première part,
Et s'il est le premier qui marche à votre tête,
N'est-il pas le premier en butte à la tempête ?

SEMPRONIUS, *à part.*

Comme ils sont consternés ! les indignes soldats,
Hélas , tout est perdu !

LUCIUS, *à Caton.*

Malgré leurs attentats,
Voyez leur repentir ; dans ce moment je pense,
Qu'il faut être envers eux portés à l'indulgence.

SEMPRONIUS, *bas à Caton.*

Vous l'entendez, Caton, étois-je dans l'erreur ?
Croyez que de leur crime il partage l'horreur.

CATON *aux conjurés.*

Apprenez désormais à défendre votre ame
Des poisons corrupteurs de toute indigne trame,
Et ne vous laissez pas d'être bons citoyens.

SEMPRONIUS.

Oui , que vos sentimens se règlent sur les miens.

CATON.

Déclarez-nous l'auteur

SEMPRONIUS, *rapidement.*

Dans l'horreur des tortures,
Ils déploient le fil de ces trames obscures :
Confiez-moi leur sort.

CATON.

J'y consens, mais au moins,
Avant de vous charger de ces funestes soins,
Quelques soient leurs forfaits, songez qu'ils sont des
hommes,

Sujets à s'égarer ainsi que nous le sommes.

La vertu stable est loin du fragile mortel.

(à sa suite.)

Nous de la liberté courons orner l'autel,

Courons-y consacrer par le plus pur hommage,

Ce jour où Rome encore échappe à l'esclavage.

Ensuite, serrons-nous, et faisons un effort,

Pour sauver la patrie ou recevoir la mort.

Caton sort avec sa suite.

SCÈNE IX.

SEMPRONIUS, LES CONJURÉS, LICTEURS

SEMPRONIUS.

LICTEURS, éloignez-vous.

(*Les licteurs se retirent dans le fond, les autres personnages restent sur le devant.*)

SEMPRONIUS aux conjurés.

Pouviez-vous bien perfides,

M'abandonner ainsi ? Mais vos âmes timides,

Foibles dans leurs complots, ne me surprennent pas.

Je pourrois à l'instant vous livrer au trépas,

Je pourrois, vils humains, dans l'horreur des supplices..

Mais j'ai pitié de vous, vous êtes mes complices.

LE CHEF des conjurés.

Nous avouons nos torts, oui, vous avez raison,

Mais frappés, interdits à l'aspect de Caton,

Nous avons tout-à-coup oublié nos promesses.

SEMPRONIUS.

Montez, je veux bien excuser vos faiblesses.
Sur son juste courroux, se faisant un effort,
Mon cœur, sans hésiter, vous arrache à la mort.
Mais, quand du coup fatal, je préserve vos têtes,
Il faut m'appuyer que vos bouches soient prêtes.

LE CHEF des conjurés.

Hé bien, Sempronius, qu'exigez vous de nous ?

SEMPRONIUS.

Me servir de témoins. Puis-je compter sur vous ?

LE CHEF des conjurés.

Contre qui ?

SEMPRONIUS.

Contre qui ?... N'importe, ma colère
Veut perdre un ennemi ; c'est encore un mystère.
Soyez, dans cet instant, soyez ses délateurs,
Servez-moi de témoins devant les sénateurs.
Y consentez-vous ?

LE CHEF des conjurés, avec peine.

Oui.

SEMPRONIUS.

(à part.)

Fort bien, l'instant m'invite
À perdre sans retour un rival qui m'irrite.

(Haut.)

Licteurs, allez chercher les membres du sénat,
Qu'appellent dans tous temps les grands crimes d'état.

Sans doute, ils sont déjà dans l'enceinte prochaine.

(*Un lecteur sort.*)

SEMPRONIUS aux conjurés.

Soyez fermes, amis, et servez bien ma haine.

SCÈNE X.

LES MÊMES, PLUSIEURS SÉNATEURS,
LUCIUS.

SEMPRONIUS.

APPROCHEZ, sénateurs, c'est à vous de juger
L'auteur de ce complot. Je viens d'interroger,
Comme je l'ai promis, ses indignes complices
Que nos bontés encor dérobent aux supplices,
Les traîtres m'ont nommé.... Le dirai-je à ce nom...

LUCIUS.

Hé bien, qui?

SEMPRONIUS.

Portius.

LUCIUS.

Portius?

SEMPRONIUS.

Oui, le fils de Caton.

LUCIUS.

Portius est l'auteur de ces obscures trames?

(*Aux conjurés.*)

Est-il bien vrai?

LE CHEF *des conjurés interdit.*

Qui, lui ?...

SEMPRONIUS, *à part aux conjurés.*

Vous hésitez, infâmes !

LE CHEF *des conjurés.*

Quoi, nous accuserions ?... ?

SEMPRONIUS, *de même.*

Appuyez mes discours ;

Où si vous balancez, c'en est fait de vos jours.

LUCIUS *aux conjurés.*

Parlez, nous a-t-il fait un rapport véritable ?

Et le fils de Caton, Portius !....

LE CHEF *des conjurés en hésitant.*

Est coupable.

LUCIUS.

Est coupable ! A leur ton, à leur œil consterné....

Rome pleure un héros au crime abandonné.

(*Aux autres sénateurs.*)

Mais allons, remplissant un emploi trop funeste,

(*A Sempronius.*)

Rendre compte au sénat. Nous vous chargeons du reste.



SCÈNE XI.

SEMPRONIUS, LES LICTEURS, LES
CONJURÉSSEMPRONIUS, *à demi-voix aux conjurés.*

Vous avez, cette fois, surpassé mon espoir.

LE CHEF des conjurés.

Quel en sera le prix ?

SEMPRONIUS.

Vous allez le savoir.

Sans doute, un tel service aura sa récompense,
Je ne suis pas ingrat.

LE CHEF des conjurés.

Notre seule espérance,
Est que vous assuriez à l'instant notre sort.

SEMPRONIUS.

Vous serez satisfait.

*(S'approchant des licteurs qui toujours sont restés dans
le fond.)*

Qu'on les mène à la mort ?

LE CHEF des conjurés.

Peut-être ordonnez-vous que l'on brise nos chaînes.

SEMPRONIUS, *bas aux conjurés.*

Loin de vous, désormais, chassez ces craintes vaines.

Vous connoîtrez bientôt, sans vous vanter ma foi,
L'avantage d'avoir un appui tel que moi.

(s'approchant des lecteurs, bas.)

Avant de les livrer en proie aux Euménides,
Vous, lecteurs, arrachez la langue à ces perfides,
De peur qu'à l'échafaud, encor-séditieux,
Ils n'excitent au trouble un peuple furieux.
Exécutez cet ordre.

Il sourit à ses complices qu'on amène.

SCÈNE XII.

SEMPRONIUS, seul.

A présent je suis maître
De mon secret : personne, aucun lâche, aucun traître,
Ne peut me soupçonner, ne sauroit me trahir,
Et je perds un mortel que j'ai droit de haïr.
Faisons plus, saisissant un moment favorable,
Enlevons de mon cœur la maîtresse implacable,
Voyons d'un front d'airain, ses mépris, sa hauteur,
Et traînons-la captive au camp du dictateur.
Contre elle, trop long-temps ma grande ame murmure,
Courons à la fortune en vengeant mon injure.
Dans ces lieux, je ne suis qu'un simple citoyen.
Avec César, brisant sans pudeur le lien
Des trop sévères loix, nouveau dieu de la guerre,
Après lui, je serai le premier de la terre,
Et peut-être qu'un jour, couvert d'un beau laurier,
Je ne perce qu'un cœur et je suis le premier.
Mais avec son amant mon ingrate s'avance,
Attendons les lecteurs pour remplir ma vengeance!

(Simpromius s'écarte.)

SCÈNE XIII.

LUCIA, PORTIUS, SEMPRONIUS

l'écart, sans être vu des autres personnages.

LUCIA.

QU'AVEZ-VOUS, Portius ?

PORTIUS.

Malheur trop attendu !

Hélas, Rome succombe, et Caton est perdu !

De nos soldats défaits, la tranchée est couverte,

Et nos derniers efforts ont hâté notre perte.

LUCIA.

Dieux !

PORTIUS.

Cependant César, déjà notre vainqueur

Prétend nous conquérir aussi par la douceur,

Enfin, soit par respect, ou soit pour nous surprendre,

Il nous accorde encore une heure pour nous rendre.

LUCIA.

Une heure ! Eh ! de Caton, quel est le sentiment ?

PORTIUS.

Le même que toujours. Semblable en ce moment,

Au rocher immobile au milieu de l'orage,

Il oppose au destin le plus ferme courage.

Dans son cœur, un instant, si le trouble est admis,

S'il craint, c'est sur le sort de ses tristes amis,

Seulement il voudroit sauver leur faible reste.

Je lui crois cependant quelque projet funeste ,
On voit dans ses regards un présage secret. . .
Ah ! belle Lucia , quel seroit mon regret
De perdre en un seul jour et mon frère et mon père !

LUCIA.

Nous saurons conserver une tête aussi chère.
Unissant vos efforts à ceux de votre sœur ,
Les soins, l'attention, les respects, la douceur,
Disperseront bientôt cette image effrayante ;
Que ne pourront encor les soins de votre amante ?

PORTIUS.

De mon amante, et quoi madame ? . . .

LUCIA.

Il n'est plus temps

De vous céler mes feux ; des motifs importants ,
Votre frère faisoit à mon cœur violence ,
Mais sa mort m'a permis de rompre le silence.

PORTIUS.

Est-ce un songe ? grands dieux !

SEMPRONIUS, *à part.*

Qu'entends-je ! il est aimé !
Quel supplice nouveau pour mon cœur enflammé !

LUCIA.

Portius, c'en est fait, c'est trop long-temps me taire ;
Je le dis sans détour, oui, vous m'avez su plaire.

PORTIUS.

Enfin je le reçois cet aveu si flatteur,
Vous m'aimez, votre bouche... O moment enchanteur !

F.

SEMPRONIUS, aux licteurs qui reviennent, en
montrant Portius.

Licteurs, hâtez vos pas: qu'à l'instant on l'arrête.

LUCIA.

Qu'on l'arrête! Et pourquoi?

SEMPRONIUS.

Je réponds de sa tête.

LUCIA.

Mais puis-je...

SEMPRONIUS.

Il trahit Rome.

LUCIA.

O grands Dieux! ose-tu
Jusqu'à ce point, infâme, outrager sa vertu!

SEMPRONIUS.

Rien n'est plus vrai; les siens d'une bouche sincère;
Ont, avant leur trépas, dévoilé ce mystère.
Tout est connu, madame.

PORTIUS.

Et l'on ose en effet,
L'on ose m'accuser d'un semblable forfait!

SEMPRONIUS.

Vous êtes convaincu.

PORTIUS.

TRAGÉDIE.
SEMPRONIUS,

83

Je le répète,
Et même à vous punir déjà la loi s'apprête.

LUCIA.

Qu'entends-je ? En est-ce assez ? Vil calomniateur,
Toi seul de ce forfait, oui, toi seul est l'auteur.
Oui, toi seul l'a commis, et ta lâche insolence,
Pour te justifier en couvre l'innocence.

SEMPRONIUS.

Madame, je pardonne à votre désespoir.
Votre injure ne peut ébranler mon devoir.
Entraînez-le, licteurs, oui, lui, lui, Portius.

LUCIA.

Traître !

PORTIUS, accablé.

O sort injurieux !

Les licteurs conduisent Portius ; Lucia le suit en pleurant.

SEMPRONIUS.

Je vois Caton paroître.
A sa fière ame, en butte au destin en courroux,
Allons, sans hésiter, porter les derniers coups.

(Il parle à l'oreille d'un des licteurs.)



SCÈNE XIV.

CATON, LUCIUS, MARCIA, JUBA,

SEMPRONIUS, *nombre d'amis de Caton.*

CATON.

Tout ce que la vertu, le courage héroïque,
Conquis durant le cours de notre république;
Tout ce que de ses feux jaillissant de son char,
Eclaire le soleil ! tout est donc à César ?
Généreux Fabius, magnanime Pompée,
Vous noble Scipion, votre valeur trompée
N'a bravé tant d'écueils, de périls et d'assauts,
Que pour voir en un jour le fruit de vos travaux
Devenir le butin d'un vainqueur en furie,
D'un vainqueur dévorant le sein de la patrie !
De nos antiques murs, l'Empire signalé,
S'est donc, devant un seul, tout-à-coup écroulé !
Toi, Marcia, ma fille, après notre défaite,
Va nourrir tes vertus, au fond d'une retraite,
Au pays des Sabins, et sous les humbles toits
Qu'honora notre aïeul, ce censeur autrefois,
Qui, par un faux éclat, loin d'éblouir la vue,
Sous ses lauriers encor, conduisoit la charrue ;
Et content de son sort et de la liberté,
Vivoit dans l'innocence et la frugalité.
Approche, tu rongis de ton indigne flamme ;
Mais, puisque le remords est au fond de ton ame,
Il efface à jamais, cette tache à mes yeux,
Va donc avec ton frère, au champ de nos aïeux !

M A R C I A.

Si c'est l'avis d'un père, ah ! du moins mon attente,
Est qu'il partagera cette vie innocente.

C A T O N.

Non, le ciel a déjà décidé de mon sort,
Mais j'ai fait préparer des vaisseaux dans le port,
Pour qu'il puisse, selon mon envie inquiète,
De toi, de mes amis, protéger la retraite.
Adieu, ma fille, adieu.

M A R C I A.

Mais...

C A T O N.

Songez à mes avis.

Et puisqu'il est absent, fais en part à mon fils.

L U C I U S, *à part.*

Il parle de son fils ! sans doute qu'il ignore...

C A T O N.

Pour vous, ô mes amis, que puis-je faire encore ?
Des vaisseaux sont tous prêts à recueillir vos pas,
Avez-vous d'autres vœux ? Vous ne répondez pas.
Les larmes, Lucius, inondent ton visage ?
Mais mon fils ?

L U C I U S, *à part.*

Que lui dire ?

C A T O N.

Un funeste présage...

(*A Sempronius.*)

Quoi ! c'est vous ? votre bouche hésite à déclarer
Le nom du criminel... Ah ! je veux l'ignorer.

SEMPRONIUS.

Pour paroître au Sénat, va passer le coupable ;
On ne peut vous cacher cet objet déplorable.

CATON.

Daignez de son aspect ne pas souiller ces lieux,
Et daignez épargner ce spectacle à mes yeux.

SEMPRONIUS.

Je cours pour ménager votre vertu romaine,
Le... Mais il n'est plus tems, et c'est lui qu'on amène.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, PORTIUS enchaîné et conduit
par des licteurs.

CATON, envoyant Portius.

MON fils chargé de fers ! Quel horrible tableau ?
Soleil à mes regards dérobe ton flambeau.

*Il se couvre la tête d'un pan de sa robe, et reste en
cet état.*

SEMPRONIUS, à part, avec une joie féroce.
Je triomphe !

Ah, grand Dieu, lui coupable, mon frère !

Que de coups à la fois pour l'ame de mon père !

O ciel ! soutiens le juste en ce jour abattu ;

A Rome, à l'univers, conserve sa vertu !

Tout est consterné, excepté Sempronius ; la toile tombe.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

La scène représente une pièce intérieure de l'appartement de Caton.

S C È N E P R E M I È R E.

CATON, seul.

Assis en posture d'un homme qui médite dans sa main le livre de Platon, une épée nue sur une table auprès de lui.

SAGE et divin Platon, quelle sublime idée !
Par ton livre, mon ame heureusement guidée,
Perce dans le cahos de l'obscur avenir.
Oui, substance des dieux, elle ne peut finir.
D'où nous vient en effet cette invincible crainte,
En se représentant l'ame à jamais éteinte,
Et notre être en entier, tombé dans le néant ?
Ah ! la divinité, sans doute en nous créant,
Mit au fond de nos cœurs cette vive étincelle
Qui nous meut en faveur d'une vie immortelle.
Quel champ vaste et superbe est ouvert devant moi ?
L'éternité paroît, c'est elle, je la voi.
L'éternité, l'espoir, et l'asyle des sages ;
Mais tout-à-coup son front s'entoure de nuages.
S'il est un créateur, tout ce que nous voyons,
Les cieux, l'astre portant en tous lieux ses rayons,

Et les soleils nombreux roulant dans le silence,
Tout semble de ce Dieu révéler l'existence:
Dans quel lieu siège-t-il ? Sans doute que sa cour,
De la vertu, du juste est l'auguste séjour.
Mais résidant tranquille au-dessus du tonnerre,
Auroit-il aux tyrans abandonné la terre ?
Ou loin d'un monde impur, son trône est-il assis ?
Que de doutes ! bientôt ils seront éclaircis.
Ce glaive encor me reste. Ah ! mon ame à sa vue
Resseut les doux transports d'une joie imprévue !
Les colonnes des cieux un jour s'écouleront,
Et vaincus par la nuit, les astres pâliront.
La nature à la fin creusera sa ruine ;
Mais pour toi, ta jeunesse, ô substance divine,
Echappant, triomphante aux naufrages des tems,
Doit fleurir au milieu d'un éternel printems.

Cependant je ne sais, quelle vapeur épaisse
L'a saisi tout-à-coup, et par degré l'affaisse,
Je veux bien qu'elle goûte un instant de sommeil,
Pour qu'elle prenne enfin l'essor à son réveil,
Qu'à l'aspect du trépas le crime s'épouvante,
Mon ame est calme et pure, elle est indifférente,
Ne craignant ni l'effroi, ni les cris du remords,
Sur le choix du sommeil, ainsi que de la mort.



SCÈNE II.

CATON, MARCIA.

CATON.

QUE voulez-vous ?

MARCIA :

Mon père !

CATON.

En cette solitude,

Pouvez-vous sans mon ordre...

MARCIA.

Ah ! mon inquiétude,

Mes alarmes pour vous me l'ont fait violer.

CATON.

Eloignez-vous.

MARCIA.

Qui, moi ? Voulez-vous m'accabler ?

Pourquoi me regarder avec ce front sévère ?

J'aimerois mieux mourir que d'offenser mon père.

Pardonnez à mon trouble, et si j'ai prévenu

Vos ordres... Mais que vois-je, grands dieux ? Un
glaive nu !

A quel usage, hélas ! destinez-vous ce glaive ?

Pourriez-vous... Permettez que ma main vous l'enlève :

(Elle s'empare de l'épée).

CATON, *d'un air irrité.*

Osez-vous, Marcia ? ... Redoutez mon courroux.
Votre témérité...

MARCIA.

Je tombe à vos genoux.

Laissez-vous attendrir.

CATON.

Tu voudrais que je vive,
Lorsque Rome tombée, est vaincue et captive.
Que le monde à César est forcé d'obéir !
Dis-moi, ton lâche amour prétend-il me trahir ?
Prétend-il me livrer en esclave à ce traître,
Et me faire courber le front devant un maître ?

MARCIA.

Vous soupçonnez ?..

CATON.

O trait qui me perce le cœur !
Quoi ! mes propres enfans, complices du vainqueur,
S'entendent avec lui ! quoi ! ce jour que j'abhorre,
Après un tel affront, ce jour m'éclaire encore ?

MARCIA.

Ah mon père, écarter un soupçon odieux !
Mon cœur est innocent, j'en atteste les dieux.
Pouvez-vous accueillir dans votre ame trompée,
Un pareil...

CATON.

Fuis, te dis-je, et rends-moi mon épée.

M A R C I A .

Je vous la rends mon père.

C A T O N .

A présent je me voi
Par ton obéissance encor maître de moi.
Que César , secondé de ses fières cohortes ,
Assiège nos remparts , vienne briser nos portes ;
Que ses vaisseaux nombreux , peuplés de matelots ,
Occupent tous nos ports , couvrent au loin nos flots ,
Me frayant un chemin vers un autre rivage ,
Ce fer me saura bien ravir à l'esclavage ?

M A R C I A .

Vous pourriez ! . . ô mon père ! abjurez ce dessein.

C A T O N .

Ne sois pas inquiète , et banni de ton sein ,
Cette vaine terreur , je sais que rien n'égale
Ta sainte piété , ton amour filiale.
Mais quel bruit ? Le tonnerre éclate avec fracas ,
La terre est agitée , et tremble sous nos pas .
Le bruit , plus effrayant , se prolonge et redouble .



SCÈNE III.

CATON, MARCIA, LUCIUS.

LUCIUS.

Ah , seigneur , je ne puis revenir de mon trouble ,
Contemplant dans les fers votre malheureux fils ,
Sur son sort , le sénat paroissoit indécis .
Avant de condamner cette illustre victime ,
On vouloit , vainement , s'assurer de son crime ,
On vouloit des témoins , ouïr encor les discours ;
Mais on avoit déjà disposé de leurs jours ,
Un trépas si rapide accroit l'inquiétude .
Tandis que l'on flotloit dans cette incertitude ,
A l'instant la lumière et s'échappe et s'enfuit ,
Tout tremble , enveloppé , par une épaisse nuit .
A la pâle lueur d'un feu livide et sombre ,
Tout-à-coup de Pompée , à nos yeux s'offre l'ombre ;
Il se traîne sanglant , en ce moment d'horreur ,
Tous les cœurs sont frappés d'une sourde terreur ;
La nature , attentive alors , semble se taire .
Il s'écrie aussitôt : « Helas ! qu'allez-vous faire ? »
» Citoyens malheureux , et toujours abusés ,
» Les justes par le fourbe en tout tems accusés ,
» Tandis que parmi vous osent siéger les crimes ,
» Les justes , dites-moi , seront-ils vos victimes ?
» Frémissez , ô romains ! de l'attentat nouveau ,
» Qui vous porte à plonger l'homme par au tombeau ;
» Suspendez votre arrêt , » A ces mots sous la terre ,

L'ombre s'est replongée aux éclats du tonnerre:

CATON.

Pour mon cœur affaissi, charme doux et puissant !
O mon fils, est-il vrai ? tu serois innocent !

MARCIA.

Il l'est, puisque le ciel en sa faveur s'explique.

SCÈNE IV.

CATON, MARCIA, LUCIUS, LUCIA.

LUCIA, *agitée.*

TANDIS qu'il en est tems, dans cette horreur
publique,
Venez calmer le peuple et sauver votre fils.

CATON.

Comment ?

LUCIA.

Quand le sénat est encore indécis,
Quand l'enfer, violant son ténébreux silence,
De ce fils vertueux déclare l'innocence,
Le peuple remué par un secret ressort,
En foule, tout-à-coup, vient demander sa mort,
Courez, seigneur, courez, afin que votre vue,
Calme de ces mutins, la révolte imprévue.

CATON.

A quel nouveau malheur suis-je encore exposé !

Non , non , le sénat seul peut sauver l'accusé ,
Je ne peux rien pour lui.

LUCIA.

Mais l'aveugle licence. . .

CATON.

Je dois me retirer et gémir en silence.
Adieu.

SCÈNE V.

LES MÊMES , hors CATON.

MARCIA.

QUE faire ? il part , il nous laisse en ces lieux.

LUCIA.

Entendez-vous les cris d'un peuple furieux ?

MARCIA.

Ah ! j'eus part seule au crime ! en cette horrible crise ;
Coupable , couvrons-nous d'une illustre entreprise ,
Et sauvant à-la-fois mon père et Portius ,
De mon sang avili , réparons les vertus.

(Elle sort rapidement.)



SCENE VI.

LUCIUS, LUCIA.

LUCIUS.

MA fille, je la suis. Puissai-je par mon zèle
Suspendre du sénat la sentence mortelle
Et la fureur du peuple!

(Il sort rapidement.)

SCENE VII.

LUCIA.

O Dieux ! que ta rigueur

M'accable en ce moment et pèse sur mon cœur ?
Qui peut avoir ourdi... Mais toi seul est capable,
Affreux Sempronius...

SCENE VIII.

SCENE VIII.

LUCIA, SEMPRONIUS, *une troupe de Numides.*

SEMPRONIUS, *rapidement en la saisissant par le bras.*

OUI, je suis le coupable;
Oui, c'est moi seul qui hâte en ma juste fureur,
La mort de ton amant.

LUCIA,

O jour rempli d'horreur!

SEMPRONIUS.

D'un rival que je hais, mon cœur se fait justice,
Je vais plus loin, tandis qu'on le mène au supplice;
Et que sur lui ma rage est prête à s'assoir,
Des Numides aidés, moi, je viens te ravir.

LUCIA.

Ose-tu, devant moi, monstre indigne et farouche...

SEMPRONIUS.

Que ce titre est flatteur ! qu'il me plaît dans ta
bouche !

Où, traite moi de monstre, oui, je le suis pour toi ;
Je ne m'en cache pas, Lucia, connois-moi ;
Afin de satisfaire à ma juste vengeance,
Auteur de ce complot, j'en couvris l'innocence,
C'est par moi que le peuple, en secret excité,

Pour hâter son supplice est encor révolté,
Il m'aide, tu ne peux échapper à ma rage;
Je te suivrai par-tout, et par-tout ce visage,
Ce front qui dans tout temps te parut odieux.
Viendra frapper sans cesse et poursuivre tes yeux;
Je t'apprends mon secret, et pourtant je te brave,
Quel plaisir de te faire aujourd'hui mon esclave?
En vain, autour de toi, tu portes tes regards,
On a su te cerner déjà de toutes parts.
Vois, contemple l'horreur où ton ame est réduite.
Numides, serrez-vous et hâtons notre fuite;
Un peuple entier nous sert. Trainons-le dans l'instant
Vers la porte, où l'on voit l'étendart éclatant,
Les aigles de César, triomphantes, nombreuses,
Planant, étendre au loin leurs ailes orgueilleuses.

LUCIA.

Quoi! le ciel indigné d'un semblable forfait?...

SEMPRONIUS.

Le ciel est calme et pur quand je suis satisfait.

(Les Numides entraînent Lucia)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARCIA, *une partie du peuple.*

MARCIA, *repoussée par le peuple, un poignard à la main.*

Au milieu du péril, que vois-je ? on m'abandonne !
Vils et lâches amis, ce peuple vous étonne.
Mais toi, foule insensée, oui, je m'offre à tes coups ;
Viens donc... Mais je ne puis exciter ton courroux,
Et je suis par ces flots en ces lieux repoussée.
De quel tableau ma vue est-elle encore blessée ?
Lucia qu'on entraîne !

LUCIA, *lui tendant les bras dans le fond.*

A leurs noirs attentats,

O fille de Caton ne m'abandonnez pas.
Secourez-moi.

MARCIA, *aux Numides.*

Grands dieux ! que faites-vous perfides ?
Arrêtez, arrêtez. Quels projets homicides
Vous arment...

SEMPRONIUS.

Que t'importe ? Écartez-là, soldats !

MARCIA.

M'écarter ? c'est donc toi qui de ces attentats
Est l'auteur ?

SEMPRONIUS.

Oui, c'est moi.

MARCIA.

C'est toi ! toi fourbe infâme,
Dans tout son jour enfin , tu me montres ton ame.

SEMPRONIUS.

Oui , j'étois fatigué du masque injurieux ,
Qui déguisoit mes traits ; je l'arrache à tes yeux.
Oui , dans son naturel , regarde mon visage.

MARCIA.

De cette vérité je saurai faire usage ;
Et puisque sans détour , à mes regards surpris ,
Tu montres tes forfaits , tiens , reçois-en le prix.

(Elle lui donne un coup de poignard.)

SEMPRONIUS , *chancelant.*

Marcia... dieu quel coup ! Il va chercher mon ame ,
Malheureux , je périrai par la main d'une femme !

(Il tombe dans les bras des Numides.)

MARCIA.

Au défaut des bourreaux , infâme suborneur ,
Ma main veut bien s'admettre à cet excès d'honneur.

SEMPRONIUS.

De tes tourmens , enfer déjà , je suis la proie ;
Mais Rome va tomber , et je meurs avec joie.

(Il expire , on l'emporte , le reste des Numides s'en-
fuient épouvantés.)

SCÈNE X.

MARCIA, LUCIA.

LUCIA.

MARCIA, quel courage a guidé votre bras ?
Amie, en ce moment que ne vous dois-je pas ?
Mais, ô nouveau bonheur ! n'est-ce pas votre frère ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PORTIUS, JUBA.

MARCIA.

OUI, c'est lui. Portius, quel dessein plus prospère
Vous sauve du péril et vous rend à nos vœux.

PORTIUS *en montrant Juba.*

Je dois tout à ce prince aimable et vertueux.

MARCIA.

A ce prince ? comment ?

PORTIUS.

Oui, sa langue éloquente
Calmant d'un peuple altier la fureur insolente,
L'éclaire tout-à-coup, et présente à ses yeux
Le fil développé d'un complot odieux,
D'un complot qu'à l'instant cet écrit nous révèle,
Et qu'avoit sur Syphax surpris sa main fidèle.
Par cet heureux écrit, le peuple est arrêté,

Juba ramène au frein le numide dompté.
 Rapide, et désormais maître de sa milice,
 Il m'arrache aux bourreaux armés pour mon supplice.

MARCIA

Quel bonheur ! Oui, Juba, ce trait avec raison,
 Va vous rendre plus heur. aux enfans de Caton :
 Combien votre ale, heureuse et magnanime,
 Vous donne-t-elle or de droits sur mon estime ?

JUBA.

Ah ! que n'ai-je vu ! i sauvé tous les romains !

MARCIA.

Qu'entends-je ? des soupirs ! ô mon père ! ô destins !

(A Portius.)

Se pourroit-il... Courez, dans ce moment funeste,
 Je crains de perdre tout.

SCENE XII.

LES MÊMES, hors PORTIUS.

MARCIA.

LE seul bien qu'il me reste,
 Me sera-t-il ravi, dieux qui voyez mes pieurs !
 Quoi ! nous réservez-vous à de nouveaux malheurs ?

SCENE XIII.

LES MÊMES , PORTIUS.

PORTIUS.

O désespoir ! Caton d'une main meurtrière ,
A voulu se ravir à l'instant la lumière.
Tombé sur son épée , il est foible et mourant ,
Ses amis éperdus l'entourent en pleurant.
Avant que d'expirer sa grande ame desire
De revoir ses enfans.

MARCIA.

Il meurt , et ton empire
Se fonde , altier César , au gré de ton espoir.

(*Le fond du théâtre s'ouvre , on apperçoit Caton ,
entouré de ses domestiques et de ses amis.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES , CATON , LUCIUS ,

domestiques et amis de Caton.

CATON.

Amis , placez-moi là , ne pourrois-je revoir ,
Embrasser mes enfans , avant que les ténèbres
Enveloppent mes yeux de leurs crêpes funèbres ?
Ha , c'est toi , mon cher fils , c'est toi , tout m'est
connu ,

Je meurs donc satisfait, et sûr de ta vertu.
Je sais depuis long-temps que Lucia t'est chère,
Je sais... mais c'est à moi de l'obtenir d'un père.
Lucius, permets-tu qu'en ces tristes instans,
Notre sainte amitié revive en nos enfans?
Que l'hymen?...

LUCIUS.

Oui, Caton, mais pourquoi donc à Rome,
Dérober pour jamais la vertu d'un grand homme?

CATON.

Va, ma voix irritant ses vils usurpateurs,
Est inutile à Rome, il lui faut des flatteurs.
Marcia, promets-moi d'étouffer de ton ame...

MARCIA.

Oui, mon père, j'abjure à jamais cette flamme.

CATON.

Un garant peut ici m'assurer de ta foi;
Ecoute, Juba t'aime, il est digne de toi.
Ma fille, un sénateur dans les beaux jours de Rome,
Dans ces siècles brillans que la gloire renomme,
Eût rejeté pour gendre un prince, mais César
Voit les rangs confondus écrasés sous son char.
Et d'ailleurs, Marcia, quand il n'est point esclave,
J'adopte pour romain tout mortel noble et brave.

MARCIA.

Mon père, vous voulez... mais je vous obéis.
Oui, César autrefois, l'honneur de son pays,

Tant que j'ai conservé l'espoir trop vain, sans doute,
De lui faire du crime abandonner la route,
Je le dis sans détour, Cesar eut tous mes vœux,
Mais lorsque son orgueil prépare un joug honteux,
A nos fronts consternés, que son aveugle rage,
Aux bornes du tombeau précipite le sage,
Méprisant désormais ce superbe vainqueur,
A Juba, je présente et ma main et mon cœur.
Mais avant de céder à vos desirs, mon père,
Je devois sans détour lui...

JUBA.

Cet aveu sincère
Vous rend, madame, encor plus sublime à mes yeux,
Votre main est un don pour moi si précieux,
Que dans le monde entier il n'est rien qui l'égale.

CATON.

Vos transports, mes enfans, à mon heure fatale,
De mon cercueil ouvert, me dérobe l'honneur.
Mais, dieux que le trépas s'avance avec lenteur!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DÉCIUS.

DÉCIUS.

LE vainqueur suit mes pas, et la ville en alarmes,
Vient d'ouvrir ses remparts à ses vaillantes armes,

Le moment qu'a prescrit son grand cœur offensé ;
A vos cœurs trop ingrats , le moment est passé ,
Ainsi vous êtes donc aujourd'hui sa conquête.

SCENE XVI.

LES MÊMES , CÉSAR , suite de César.

CÉSAR , aux siens.

ARRÊTEZ , de Caton qu'on respecte la tête.
Mais , que vois-je ? il expire ! ô douloureux tableau !

MARCIA.

Contemple tes succès et ton forfait nouveau.

CÉSAR , aux siens.

Amis , secourez-le.

CATON.

Moi , je pourrois survivre
A mon pays , César , que le crime te livre ?
Les mânes immolés dans les champs africains
M'appellent ; je rejoins ces fiers républicains.

CÉSAR.

O rigide Caton , quoi ! ta vertu m'envie
Même jusqu'à l'honneur de t'accorder la vie !
Renonce à ton dessein , mes soins te sont offerts ,
Vis pour être la gloire encor de l'univers.

Ne te dérobe point, hélas, à ma clémence!

CATON.

Et la mort jusques-là trahit mon espérance !
Loin de me dérober à l'horreur de le voir,
Trop lente, elle me livre en proie à son pouvoir,
Mais toi, que la fureur guida dans ces murailles,
Tigre, viens à présent dévorer mes entrailles.

(Il se déchire le sein avec ses mains.)

MARCIA.

Justes dieux !

CATON

à César.

Je me meurs; mais tyran des vertus
Et de la liberté, crains un second Brutus.

(Il expire.)

MARCIA.

Es-tu content, César ?

CÉSAR.

Ah ! je vois de mon crime
L'étendue et l'horreur.

MARCIA.

Le sang de la victime
Peut-il de tes projets assouvir les fureurs.

Hélas !

MARCIA.

Tremble , il nous re-te encor des vengeurs ,
Tremble , assis sur le char que l'orgueil te destine ,
Au milieu des honneurs , de trouver ta ruine ,
Tremble , quand tu flétris l'éclat du nom romain ,
Traîne , de rencontrer un bras républicain.

CESAR.

Avez-vous oublié qu'une flamme trop chère...

MARCIA.

Qui , moi , j'épouserai l'assassin de mon père !
L'amour m'inviteroit , ô Rome , à te trahir !
Plus je t'aimois , ingrat , plus je dois te haïr.

(Montrant Juba.)

Ce prince est mon époux.

CÉSAR.

Votre amour ?

MARCIA.

Je le dompte.

Son souvenir m'accable et me couvre de honte.

Adieu.

*Elle suit avec les romains du parti de la république,
le corps de Caton qu'en emporte.*

SCÈNE XVII et dernière.

DECIUS, CÉSAR, *suite de César.*

CÉSAR.

QU'AI-JE entendu ? quoi ! Marcia me fuit !
De mon triomphe heureux , je perds donc tout le fruit !

DÉCIUS.

Que faites vous César ? Songez à votre gloire.

CÉSAR.

Caton me frappe encore ; il vit dans ma mémoire ;
Je le vois expirant , sa fille à ses côtés :
Quels reproches amers ! ... ô remords , arrêtés !
Mais comment étouffer , au sein de la fortune ,
Les cris de la patrie et sa voix importune ?
Ah ! du moins effaçons , par mes bienfaits divers ,
Les pleurs que mes lauriers coûtent à l'univers !

FIN.

